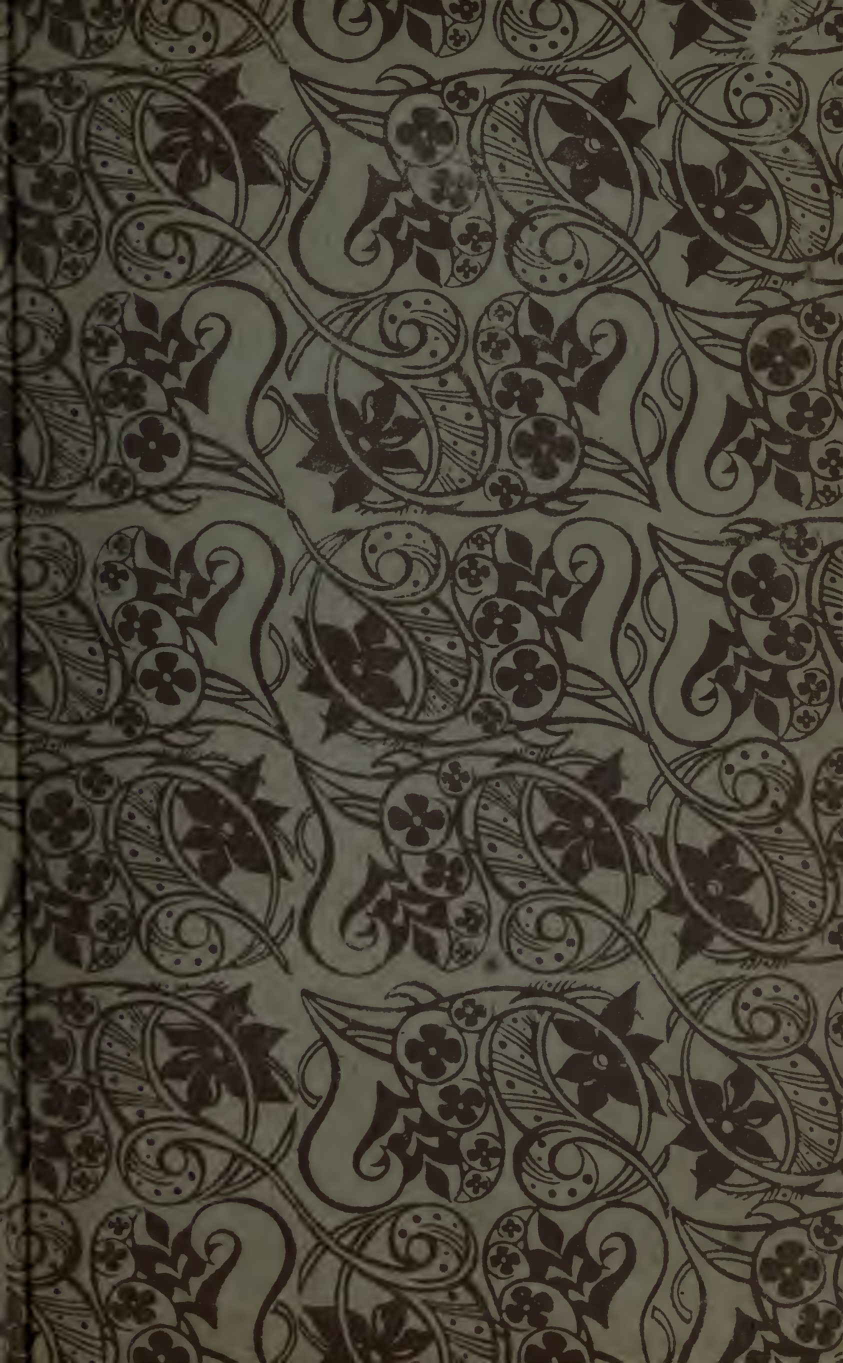
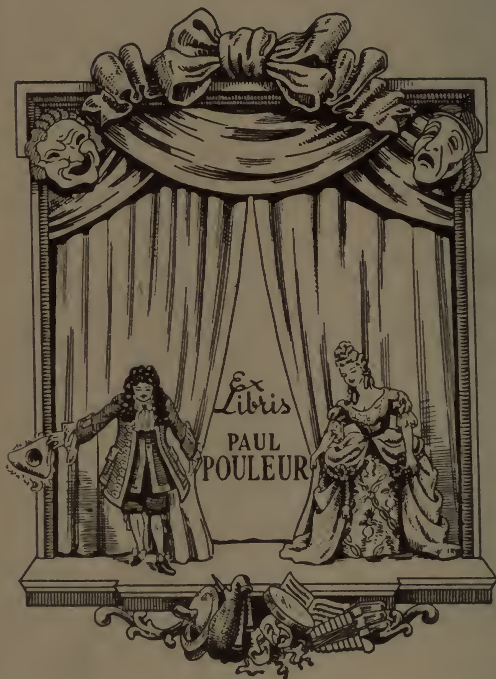



Ex
Libris
PAUL
POULEUR

J. BARBEY D'AUREVILLY

LES

VIEILLES ACTRICES

LE

MUSÉE DES ANTIQUES

Meminisse juvabit.



PARIS

LIBRAIRIE DES AUTEURS MODERNES

16, RUE D'ARGENTEUIL, 16

1884

LES

VIEILLES ACTRICES

LE

MUSÉE DES ANTIQUES

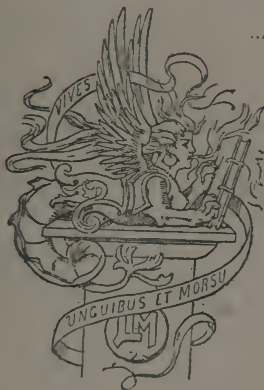
IMPRIMERIE D. BARDIN ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.

J. BARBEY D'AUREVILLY

LES VIEILLES ACTRICES

LE MUSÉE DES ANTIQUES

...Meminisse juvabit



PARIS
LIBRAIRIE DES AUTEURS MODERNES
16, RUE D'ARGENTEUIL, 16
1884

PRÉFACE

L'historien des *Ridicules du temps*, qui sont des ridicules *généraux*, a écrit un jour l'histoire de quelques ridicules *particuliers*. Et les voici !

On les a ramassés dans un petit journal de 1869, oublié maintenant, *la Veilleuse*, et on les publie aujourd'hui, par la raison qui fait faire des *cartons* chez Gastine-Reinette, pour la gloire des plus forts tireurs au pistolet.

Ceux-là *seuls* qui ont connu les titulaires de ces ridicules, disparus la plupart avec leurs personnes, diront maintenant si *ceci*, ce fut tiré *juste*.

J. B. D'A.



LES VIEILLES ACTRICES

LAFERRIÈRE

LES

VIEILLES ACTRICES

LAFERRIÈRE

Samedi, 10 octobre 1868.

A doyenne des actrices de Paris, c'est mademoiselle Laferrière.

*
* *

On l'appelle monsieur par un abus de termes ou une illusion de théâtre, mais c'est une vieille fille, et tout ce qu'il y a de plus fille par les prétentions éternelles, les

coquetteries exorbitantes, et qui, quand elle joue les jeunes premiers, joue les *travestis*.

Et elle ne veut jouer que cela. Ne lui parlez jamais d'autres rôles! La gloire et le talent de l'acteur ou de l'actrice, c'est pourtant de les aborder crânement tous, c'est de se couler et de tenir dans la peau de tous les personnages quelconques, c'est d'accepter la panse de Falstaff, la bosse de Richard III, le cul-de-jatte de Couthon, de transfigurer ces réalités de la vie par la beauté et la vérité de l'âme et du jeu; mais M[lle] Laferrière n'est pas assez *acteur* pour avoir cette virilité que Rachel avait. Rachel a joué *Athalie*, vieille et en cheveux blancs, ce qui ferait horreur à cette minaudière de Laferrière.

Un jour — elle — Laferrière — ne voulut pas jouer le rôle du Beau Brummell, parce qu'au dernier acte les auteurs avaient représenté Brummell vieux et fou, dans une scène que le grand et puissant Frédéric aurait enlevée jusqu'au troisième ciel!

Miss Laferrière refusa le rôle. Vous voyez bien qu'elle appartient à notre Musée des Vieilles Actrices... sans cœur à l'ouvrage et sans le génie du métier !



Elle, et ce charmant polisson, Virginie Déjazet, — qui s'appelle comme Mme Ancelot (oh ! la bonne plaisanterie baptismale !), — sont présentement les deux Matrones les plus vénérables de tous les théâtres de Paris.

Mais l'aînée des deux, c'est encore Mlle Laferrière.

L'autre vénérable — le jeune polisson qui, par parenthèse, a fait sa *première* communion l'autre jour à Lyon, où elle a donné des représentations au bénéfice des loueurs de chaise et des porteurs de goupillons de toutes les églises de cette ville, — est plus vénérable par le talent, mais la vieille Mlle Laferrière est plus vénérable par l'antiquité, et

quand elle fera sa première communion, ce sera une endurcie... ou une amollie de quelques années de plus, qui s'offrira à Dieu.

Ce ne sera pas la rose, mais le gratte... du Sacrifice !

Car je ne doute pas que Mlle Laferrière ne fasse sa première communion un de ces jours comme Richelieu-Déjazet, appelé si drôlement Virginie ! La petite veste bleue à l'anglaise, l'écharpe blanche au bras, le cierge dans les mains, gantées du blanc de l'innocence, tout cela est si *jeune*, qu'aux yeux en lunettes de cette enragée de jeunesse ce doit être décisif pour aller tendre sa langue au bon Dieu, comme dit un affreux personnage de la *Comédie humaine*, et tourner le dos aux hommes, pour *de bon*, cette fois !

C'est un rôle jeune, cela, le petit *premier communiant*. Il n'y a guères mieux que l'enfant en jaquette, qui reste encore pour de plus vieux jours, et celui de nourrisson vagissant, tétant et le reste ! et

qu'elle jouera quand la Mort la tiendra par les pieds et l'arrachera à la mamelle de sa mère, cette cabotine endiablée qui veut vivre et se rajeunir... malgré le temps et Dieu !

*
* *

Révolte imbécile de la frivolité ! Mazarin, le sigisbée d'Italie, cette autre vieille actrice aussi sur un autre théâtre, eut aussi ce ridicule de femme. Il ne voulut pas vieillir. Il mettait du rouge à sa joue décrépite. Il se maquillait avant que le mot fût inventé. Il croyait que la mort aurait peur de sa vieille face ridée et fardée, et qu'elle s'enfuirait devant cette Méduse de céruse. Il n'en fut rien ; elle prit les pots de rouge et de blanc avec le cadavre, et flanqua tout dans le même cercueil, dans les quatre planches de sapin où vont également les Mazarin et

les Laferrière ! Mais l'Histoire à la double face, tragique et comique, n'a pas plus oublié le rouge de Mazarin que les millions volés à la France !

Et quoiqu'il lui ait donné l'Alsace et presque Louis XIV, le ridicule de cette tache de rouge, au milieu des taches de honte, est resté à Mazarin.



Mademoiselle Laferrière n'est pas une coquette de cette taille historique. Elle n'importe guères, elle, qu'aux Tallemant des Réaux de la Chronique qui passe et qui sera oubliée demain. Mais le ridicule n'en est pas moins le ridicule, pour ne pas être immortel, et vous créveriez sans mémoire que, tant que vous avez vécu, vous nous aurez prêté à rire...

Et les préfaces de ce gros gascon de Dumas père, qui loue comme il pleure,

et qui renverse des baquets de larmes et de louanges sur les gens à les noyer *là-dessous*, ne nous empêcheront pas de rire !

Et même, nous rirons de Dumas !



THÉRÉSA

THERÉSA

Samedi, 14 novembre 1868.

Elle n'est pas vieille, et, dans le sens rigoureux du mot, elle n'est pas actrice, et pourtant sa place est ici ! Actrice ? Est-ce qu'avec ses chansons — ses chansons seules — elle ne joue pas robustement et gaillardement la comédie ?... Vieille ?... Les hommes, plus cruels que la nature, n'ont-ils pas décidé qu'après trente ans une femme n'est plus jeune, — et qui

sait si l'âge de Thérésa équivaut encore à trois nubilités de créole !

Seulement, demandez à ses envieuses et à ses ennemies, qui trouvent que *ça dure trop*, si son succès n'a pas cent ans?



Car il va toujours, son succès, et même chaque jour il s'épanouit davantage. Je l'ai entendue hier encore. Elle chantait dans le drame de Léonard, à la Gaîté. La salle vide, au troisième acte, s'est subitement remplie. On venait pour elle et uniquement pour elle, et Mlle Léonide Leblanc, cette coqueluche des petits crevés et qui les achève, — leur *poignard de miséricorde*, — a perdu ses tremblotements de voix et ses frottements de guitare. On n'a vu, on n'a entendu, on n'a applaudi, on n'a bissé que Thérésa !

Ah ! elle, Thérésa, je ne consentirai

jamais à l'appeler cérémonieusement mademoiselle ! Quand on a l'honneur d'être un genre à *soi seule*, on n'est plus ni demoiselle ni madame. On n'est personne. On est une chose, qui a son génie, et Thérésa, c'est Thérésa, — ou c'est la Chanson !



La Chanson, faite femme ! Étonnez-vous de son succès ! La Chanson, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus spontané, de plus vif, de plus français et de plus électrique en France ! La Chanson, c'est la pointe de cette lance des Francs sur laquelle, disaient-ils intrépidement à Alexandre, ils recevraient le ciel, si le ciel tombait ! C'est sur la pointe de la Chanson que la gaieté française, souvent infortunée, reçoit tous les malheurs de la vie ! *Tout finit par des chansons*, di-

sait Beaumarchais, qui en a fait qu'on chante encore !

« Cela vaut mieux qu'un livre et court tout
[l'univers ! »

dit à son tour Gresset, qui en a fait aussi...

Mais, avec Thérésa pour interprète, cela ne *court plus*, mais cela fait courir l'univers !

*
* *

Oui, Thérésa, c'est la Chanson elle-même ! La Chanson qui n'a peur de rien, à l'accent vibrant, à l'air leste ! Oui, même avant qu'elle ait chanté, avant que le son audacieux et net ait jailli de sa bouche joyeusement ouverte, Thérésa, c'est encore et déjà la Chanson ! D'attitude, de galbe et de tournure, c'est déjà, pour l'œil et de pied en cap, la Chanson

gauloise et française ! Tenez, faites-vous le plaisir de la regarder, telle qu'elle était hier, par exemple, non plus avec la robe à queue des Célimènes, mais simple et sans atours, comme la grâce populaire, dans ce drame populaire de Brisebarre et de Nus, vêtue de sa robe aux raies blanches et bleues et de son tablier noir, que j'aurais voulu blanc, — sa seule faute de la soirée, — et dites-moi, dites-moi ! si Vadé et Désaugiers, revenus parmi nous, ne lui eussent pas mis, rien qu'en la voyant, leurs mains paternelles sur ses épaules rebondies et ne l'eussent pas nommée leur fille ?... Dites-moi si ces chansonniers tout-puissants et charmants, et surpris, ne l'auraient pas immédiatement reconnue pour le génie incarné et vivant de la Chanson, qu'on croyait morte et qu'elle chante comme ils savaient la faire ? Oui, rien qu'à ses yeux émerillonnés, tout à la fois scintillants et humides, ses yeux brillants d'esprit et humides d'autre chose, — oui, rien qu'à ses lèvres sensuelles et pourprées,

— pour les baisers, un vrai tapis-franc! — à tout cet ensemble de femme étoffée, plantureuse, Rubens, que la voilà devenue! — car ce n'est pas maintenant qu'on pourrait lui donner, à elle, comme à Mlle Leblanc, un rôle gringalet de *cigale*.

L'embonpoint, qu'elle a rêvé longtemps, lui est venu enfin tout à coup, comme vient un boulet, et comme deux, et comme quatre! comme le talent lui-même lui était venu, — car c'est la destinée de cet être doué, de cette enfant de la nature, que tout lui arrive, que tout lui pousse, et qu'elle ne se soit jamais donné, pour être ce qu'elle est, autre chose que la peine de naître, cette fille du peuple, — absolument comme les gentilshommes d'autrefois!

Et de cette façon, la voilà maintenant accomplie! Il lui manquait dans la personne la rondeur qu'elle avait dans la voix, le geste et le talent; c'est achevé, il ne lui manque plus rien. Elle sait où elle peut se camper, à présent, la croix d'or de madame Grégoire!



Vocation naïve, irrésistible, que personne ne créa et qui, vlan! se montra un soir à Paris, à Paris qui sentit le coup électriquement de ces deux chosettes toutes puissantes, la Chanson et la Chansonnette! Il y avait longtemps qu'on n'avait rien vu de pareil... L'époque était triste et maussade quand, un soir, Thérésa, inconnue, se leva joyeuse sur le théâtre d'un pauvre diable de café dont elle allait faire l'Alcazar, et s'en vint, au bord de la rampe, un peu déhanchée, cancanant légèrement d'où l'on cancane, et de la voix aussi, — car la voix a son cancan comme l'autre, — osée, presque indécente, mais si gaie! gaie à tout faire adorer, et mettant autour d'elle tout à feu, avec cette gaieté qui sera toujours — quels que soient les gouvernements — reine en France! Vous souvenez-vous de ce temps-là?...

Ce n'était pas Mimi Pinson, ce n'était pas Suzon, c'était plus que Suzon, c'était, en une seule, toutes les Suzons de la terre; c'était encore plus que m'amzelle Vadé, que Mlle Désaugiers ; c'était la *Nourrice*, c'était la *Femme à barbe*, — des horreurs nouvelles ! mais il fallait bien faire des sacrifices au temps gâté par Offenbach ! Seulement, au milieu des gargouillades et des poissarderies que Vadé lui aurait peut-être pardonnées encore, il y avait Thérésa ! Il y avait, au fond, la fleur d'art qui s'appelle Thérésa et qui se mit à éclater, comme un cactus superbe ! O vous qui me lisez, vous en souvenez-vous ?... Thérésa, c'était l'instinct à sa plus haute puissance. D'où sortait-elle?... Les légendes plurent de partout sur cette fille inconnue, qui semait à poignées des gaietés au gros sel dans l'âme d'un public qu'on ne faisait plus pétiller, et qui réveillait, par je ne sais quel chic, les imaginations blasées. Cet étrange talent, qui chantait la chanson populaire comme Rachel jouait la tragédie et qui pronon-

çait, ma foi, aussi bien les pocharderies de Frébault que Rachel les vers de Racine, on la fit, comme Rachel, sortir de la noire misère et de la noire obscurité. On voulut à toute force qu'elle fût une bohémienne de la rue, qui à la Maison-d'Or, un soir, avait été payée d'une chanson par un ivrogne lucide encore, lequel lui tassa cent francs en pièces d'or dans un verre à champagne, et qui lui dit : « Bois cela, fillette ! » C'était joli, comme si cela n'eût pas été vrai, mais il paraît que c'était faux. Ce n'est que depuis qu'elle a bu de l'or dans les verres à champagne, cette Erigone de la chanson, que cela n'enivre pas, et qui n'en reste pas moins bonne fille ! Où donc avait-elle commencé ?... Avait-elle même commencé ?... Talent prodigieux d'expression franche, comment l'expression lui était-elle passée (qui saura jamais ces mystères ?) de son âme gaie, dans son organe alerte et sonore ?... Plus forte que toutes les méthodes, levant sa robe et franchissant toutes les difficultés, comme

Lazzara passait les ruisseaux (le vers d'Hugo) :

« Elle lève sa robe et passe les ruisseaux! »

elle s'est peut-être contentée d'ouvrir la bouche et elle a chanté. J'ai ouï dire qu'elle ne savait pas, ô bénédiction! un mot de musique, mais sa justesse d'organes lui fait deviner tout. Peut-être, depuis Garat, ce rossignol des salons où dansait Trénis, et qui chantait aussi sans avoir appris, mais sur un autre ton, n'a-t-on rien vu de plus *nature*,— de plus *fieffé nature* que Thérésa? Thérésa n'est point une cantatrice, cette vulgarité travaillée, labourée, obtenue à tout prix et qui sue d'ahan, qu'on nomme cantatrice, — non, ce n'est pas cela, mais une chanteuse qui chante en triple accord avec ses sens, son esprit et son âme, une rareté infiniment rare, car voyez combien dans Paris, à cette heure, où tout foisonne de gens qui chantent à s'en

casser toutes les chanterelles, vous pouvez compter de Thérésa !

Il n'en est qu'une, une seule, — qui n'aura pas de dynastie, — et c'est la nôtre, c'est celle que le *beau* Veuillot a trouvée laide...

Par parenthèse, le plus comique et le plus grand de ses succès !



MADEMOISELLE DÉJAZET

MADEMOISELLE DÉJAZET

Samedi, 28 novembre 1868.

Elle est née du temps de Bernardin de Saint-Pierre, et voilà pourquoi elle s'appelle Virginie. Ses Paul ont été... toute la terre, mais je crois bien qu'elle ne serait jamais morte comme l'héroïne du roman.

On l'a citée longtemps comme la vertu la plus... vaudeville, le coup de bec le plus spirituel et le plus aiguisé, l'effron-

terie la plus *page* et la plus retroussée de nez, de langage et de jupe...

C'était la Frétillon de Béranger, — qu'elle a jouée, du reste, avec ce diable qu'elle n'a cessé d'avoir au corps :

« Ma Frétillon !
« Ma Frétillon !
« Cette fille,
« Qui frétille,
« N'a pourtant qu'un cotillon !

Elle ! elle en avait plusieurs, qu'elle faisait danser, Dieu sait la vie ! Mais on n'a jamais su dans lequel elle frétillait davantage !

*
* *

Frétille-t-elle toujours ?... A qui demander cela !... Dernière expression du XVIIIe siècle, qui ne sera vraiment fini

que quand elle ne sera plus, Mlle Virginie Déjazet (c'est à pouffer de rire qu'elle s'appelle Virginie !) a été le caprice de trois ou quatre générations d'hommes qui n'étaient pas des crevés, eux, mais des crevants... Et elle n'en est pas morte ! au contraire. Elle vit toujours, plus que bien des jeunes ! Et pourtant, sauf rectification, qu'on ne demandera pas, elle est présentement la plus vieille des actrices de Paris, et qu'est-ce que je dis ? peut-être la plus vieille des actrices qu'on ait jamais vues sur un théâtre. Mme Saqui n'était que sur une corde. Mme Saqui, que nous avons vue, à quatre-vingt-quatre ans passés, — l'âge majestueux d'un sénateur ou d'un anachorète, — sortir d'un froc de capucin pour apparaître, à deux cents pieds du sol, castagnettes en main, basquine relevée, dans une cachucha aérienne ! Mlle Déjazet est la Saqui des planches. Forgée dans la forge aux plaisirs, qu'on appelle le XVIIIe siècle, acier fin trempé par l'amour, comme on le faisait alors,

Mlle Déjazet joue encore, à plus de soixante-douze ans, les Richelieu et les Faublas, ces élégants et éblouissants polissons, à leurs premières armes, comme Mlle Mars, à soixante, jouait les délicieuses Amoureuses de Marivaux. Et lorsqu'elle ne les jouera plus, c'en sera fait, complètement fait, du XVIIIe siècle ! Allez voir si Mme Plessy, la grande minauderie panachée, la grosse tulipe dans laquelle l'Affectation a mis son exécrable musc, pour nous faire croire qu'elle a du parfum, peut jouer ces femmes divinement artificielles de Marivaux, plus charmantes que nature ! Mlle Déjazet, quand elle ne sera plus, aura, comme Mlle Mars, ses Plessy qui joueront ses rôles,

A la façon de Barbari
Et *Plessy*,

mais pas : *mon ami !* car il n'est rien de plus insupportable que de voir succéder au talent vrai, l'odieuse singerie...

*
* *

Ce n'est pas, du reste, seulement le XVIIIe siècle qu'elle joue bien, cette singulière Virginie du XVIIIe siècle, de ce siècle dont elle est la fille et à qui elle a fait faire, en sa personne, les plus jolies roues qu'il ait jamais faites sur ses talons rouges pirouettants! Trop nativement actrice pour être spéciale, trop vif-argent, trop Frétillon pour tenir bêtement dans un seul genre comme une chèvre au piquet, elle a bondi par-dessus tous. Elle a su frétiller et pétiller dans tous! — apporter dans tous les qualités de sa manière, le mouvement, la verve, l'œil éveillé, le tourbillon, l'effronterie charmante, et cette grâce osée qui va jusqu'à un : *Je m'en f...* sublime! Malgré son nom vestalique de Virginie, Mlle Déjazet a été toute sa vie le génie du grivois, dans sa variété et dans toutes ses nuan-

ces, depuis le grivois pimpant et leste des marquis Régence jusqu'au grivois *luron* et débraillé des Porcherons. Elle l'a été sous tous les costumes : en culotte, en robe et en chemise (car un soir ne s'est-elle pas risquée au lit, sur la scène, dans *Mme Denis !*)... Rappelez-vous-la en Cadet Buteux (des *Chansons de Désaugiers*), sous ce délirant costume de débardeur, — l'ensorcellement des bals masqués de nos jeunesses, — et dites si, de mémoire d'actrice, il en fut une qui eût à un pareil degré l'art souple des métamorphoses ! Rappelez-vous surtout la manière ivre et titubante dont elle chantait le fameux refrain bachique et obstiné :

« Car, nom d'un chien,
« J' veux t'être épicurien ! »

Et la note qu'elle montait et filait sur la dernière syllabe du mot : *épicurien* ; fusée de cristal qui perçait le ciel et qui

ne s'y brisait pas! Était-elle assez *faraud*, assez *ribaud*, assez délicieusement *passeux de la Rapée*, avec son léger et charmant balancement canaille! Alors, elle était comme l'aurore de ce qu'est à présent Thérésa. Elle avait, il est vrai, sur Thérésa, la supériorité d'*être une actrice*, — une actrice qui chante et qui joue, quand la chanteuse ne fait que chanter; mais c'était déjà la même gaieté ouverte et hardie! Semblable — et pourtant, en même temps, différente. Cette fine grive de Déjazet, avec son soprano aigu et tout son petit corps vibrant, remuant et fulminant, qui met le feu à l'air ambiant, fait, certes! un fier contraste avec Thérésa, notre *épatante* Thérésa, au geste ample, au contralto puissant, à la vigueur plébéienne, au déhanché insolent et maintenant opulent; mais, au fond, au fond! ne vous y méprenez pas, c'est, sous des formes et des organisations opposées, le même instinct et le même sentiment d'artiste; c'est, en somme, la même manière d'attaquer

crânement la fibre française et d'enlever la Chanson, patoise et populaire. On peut être sœurs et ne pas se ressembler. Mais Déjazet et Thérésa sont des sœurs; c'est moi qui l'atteste! Déjazet, je le veux bien, a, de toutes façons, le droit d'aînesse; mais, allez! ce sont des enfants de la même famille. Toutes les deux, les joyeuses commères, sont des demoiselles Sans Façon ou de Risque-tout... Or, qui risque tout emporte tout, et a bientôt tout, dans ce pays de la franchise et de l'audace qui s'appelle la France, et ç'a été leur destinée à toutes les deux.

Déjazet a eu tout, même le temps; mais ce qu'elle n'aura pas, ce sont les Invalides! Elle est, à cette heure (saluez, jeunesses!), la Ninon de l'art dramatique. Le vieux Baron jouait le Cid à quatre-vingts ans; mais, raconte-t-on, deux garçons de théâtre étaient obligés de le relever des pieds de Chimène. Déjazet, elle, l'éternellement fringante Déjazet, ne connaît pas les ankyloses du vieux Baron, et, Chimène Bambocheuse, elle

passerait bien par-dessus la tête des hommes, assez Cids pour tomber à ses pieds, une jambe tournée pour leur tourner la tête encore.



MADEMOISELLE DUVERGER

MADEMOISELLE DUVERGER

Samedi, 28 novembre 1868.

OH ! pour celle-ci, elle ne fera pas tourner les têtes, mais elle fera tourner les talons.

S'ils sont intelligents, les talons !

Et cependant, on m'a dit qu'un jour elle a été jolie. Jolie comme un rêve. Qui sait ? c'en était peut-être un, ce qu'on me disait. Mais à présent, son nez, son cher petit nez se *caleçonne* timidement

de rose ; et elle ne fait plus d'autre effet que d'un rhume sur pattes !

Le plus russe des coryzas !

Du moins, c'est ainsi qu'elle m'apparut, un soir, dans une baignoire d'avant-scène, parée comme un os carié dans une châsse, — un os qui ne fera pas de miracle, celui-là ! — flamboyante et *froufrou* comme une princesse des Indes qui descend de son éléphant (elle en descendait !), accompagnée et flanquée de ce vieux prince qui l'accompagne partout, et, comme un dragon monstrueux, un dragon de pot chinois, la garde avec une langue tirée comme un glaive qu'on ne rentre jamais au fourreau.

Et ce soir-là, les roses (diamants) de ses oreilles ne pouvaient pas consoler son nez d'être rose, sans être diamant !

*
* *

Certes! quoique nous la mettions ici,

parmi nos *Vieilles Actrices*, nous ne lui faisons pourtant pas l'honneur de la prendre pour une actrice, cette femme qui se sert d'un théâtre comme d'une devanture de boutique pour étaler non pas les marchandises qu'elle vend, mais les marchandises qu'elle a gagnées. Mlle Duverger, qui n'a pas pour un sou de talent, mais qui a, dit-on, pour huit cent mille francs de diamants, cabotine surtout dans l'intérêt de la vanité la plus bête, la vanité de les montrer. La Bruyère disait à un sot de son temps qui avait des diamants et des équipages : « On écarte tout cet attirail qui t'est étranger, pour pénétrer jusqu'à toi qui n'es qu'un fat ! » Si on écartait l'attirail *étranger* de Mlle Duverger, que trouverait-on ?... Le malheur, c'est qu'en montrant ses girandoles et ses pendeloques, elle se montre aussi, cette grimpeuse de planches.

*
* *

C'est aux *Variétés* qu'elle débuta, sous Thibaudeau, Thibaudeau, le neveu des *Mémoires de Thibaudeau*, Thibaudeau le Consulaire, l'ancien Milon non de Crotone, mais de l'Odéon, que la République fit, d'acteur mauvais, détestable directeur de théâtre, Thibaudeau le dandy, que Roger de Beauvoir chansonna si gaiement, dans un refrain célèbre :

Il avait des bottes vernies
Avec un pantalon collant !

A cette époque, Mlle Duverger pouvait déjà, grâce aux goûts ténébreux d'un Anglais bizarre, s'appeler comme le chien de Newton. Elle était alors une Blanche d'Antigny sterling... Thibaudeau le consulaire, qui n'était pas insen-

sible aux chatoiements des pierres précieuses, — cela lui rappelait la madame Tallien de son oncle, — fit jouer les siennes sur son théâtre, et elle avec, qui n'était pas un diamant de sa collection. Ce fut affreux ! Il ne resta, ce jour-là, que de vieux Juifs et le prince de Brunswick dans la salle. C'est ainsi que fut inaugurée, par Mlle Duverger, l'ère des cocottes-*exhibition*, la maladie animale qui ronge présentement les théâtres, et contre laquelle on n'a pas encore d'onguent gris !

Quand il y en aura, Mlle Duverger tombera avec les autres, tuées comme mouches... Mais allez le lui dire ! Elle ne vous croira pas. Elle se croit autre chose qu'une cocotte de théâtre ! Avec la bonne foi la plus impudente, elle se croit sérieusement une actrice, elle, cet étalage ambulant de joaillerie ! Après avoir joué aux *Variétés* ce qu'on y joue, elle est allée ailleurs. Elle est montée du vaudeville au drame, et elle a pris ses rôles à Mme Doche (à Mme Doche, bon Dieu !),

mais elle ne lui a pris que cela. Elle ne lui a pris ni son talent, ni sa tournure, ni rien de ce qui fait de Mme Doche, comme de Déjazet, non pas une vieille actrice, mais une jeune actrice éternelle!

* * *

Et comment a-t-elle pu, du reste, trouver des directeurs qui aient osé consentir à cette insolence ?... Les a-t-elle payés en pierreries ? ou en cigares ? magnificence moins chère. Elle n'est pas que la Sirène aux diamants, c'est aussi la Sirène aux cigares. Elle aura dû fumer, comme jambons, ces directeurs, qu'elle a fini par amadouer. Les cigares ! on raconte qu'elle en a toujours une boîte sous la main, même en voiture, pour le besoin de ses séductions à tout venant. Elle connaît son époque et la manière de la prendre. Les cigares ! voilà sa séduction organisée...

Et elle a raison ! — dans la fumée, on la voit moins.



Pour finir, un détail vengeur : — quand elle joue la *Dame aux Camélias*, on l'accouple avec Laferrière.



MADEMOISELLE ADÈLE PAGE

MADEMOISELLE ADÈLE PAGE

Samedi, 12 décembre 1868.

LLE a la grâce de son nom.

De toutes les actrices de Paris qui sont les Sphinx de leur âge, elle est certainement celle qui garde le mieux son secret.

Et vous le devineriez, du reste, qu'elle est une si bonne fille, et si sûre de plaire, que, pour cela, elle ne vous égorgerait pas !

Et elle a bien raison d'être sûre de

plaire ! Le Temps, de charmante l'a fait touchante, — une autre manière, plus profonde, de charmer ! Un soir, dernièrement, je l'ai vue à la *Gaîté*, dont la voilà maintenant la Reine, — pas sur le théâtre, ce soir-là, mais dans une baignoire d'avant-scène. Elle était pâle, — d'un blanc de peau si doux ! — non d'un blanc de poudre, comme les Peinturlurées de ce temps, — vêtue d'une robe de soie *violet-meurtri*, sans bijoux ni dentelles, simple comme bonjour et mélancolique comme bonsoir, car dans ses beaux yeux que vous connaissez, — ces yeux taillés pour être si riants, commence parfois de se montrer la pensée de *n'être plus jeune*, qui rend si délicieuse toute femme qui l'a, quand cette femme est charmante encore !

Et, ce soir-là — je ne l'oublierai plus — elle était tout uniment adorable, dans sa pénombre mystérieuse, avec son vague sourire et son regard pensif d'étoile du soir, qui faisait penser aux vers divins d'Alfred de Musset :

« Étoile de l'amour, ne descends pas des cieux! »

Même depuis ce soir-là, — et pas plus tard qu'hier, dans la *Madone des Roses* où je l'ai retrouvée avec toutes les ressources de l'art, du goût, de la voix, du geste et du costume, je me suis dit que tout cela ne valait pas en charme — en flèche de cœur — l'Adèle Page de la baignoire obscure, délicate, pure et rêveuse comme un buste de Canova !

* * *

Elle débuta à Paris, en 1842, — mais elle aplatit le nez à ces insolentes dates! — au Vaudeville, dans une pièce intitulée: *l'Amour s'en va*. C'était, au contraire, l'amour qui s'en venait ! Elle arrivait de province, enfant de troupe, comme on le dit également des acteurs et des soldats.

Son père et sa mère étaient des comédiens et elle n'avait jamais, heureusement pour elle, phrasé au Conservatoire, ce bocal de compotes dramatiques. Presque enfant, elle s'était épanouie naturellement au feu des rampes, dans le feu de ses yeux et de ses instincts. Elle était née actrice comme elle était née jolie femme, car c'est jolie qu'elle est, bien plus que belle.

Très jolie, avenante, voix douce, reposante, savoureuse et voluptueuse, et que le temps va rendre langoureuse, ce qui sera, si elle veut m'en croire, le *chant du cygne* de son talent et de sa beauté, Mademoiselle Page eut tous les succès d'une femme qui était assez jolie pour se passer de talent, et qui avait assez de talent pour se passer d'être jolie. Elle fut de suite regardée comme la plus agréable, la plus vive et la plus spirituelle comédienne qu'on eût vue depuis Jenny Vertpré. Ce qui caractérisait sa manière et ce qui la caractérise encore, c'est la distinction spirituelle. Elle avait le don du

sourire fin, de la gaieté sobre, de la passion vraie, non comme l'entendait madame Dorval, mais comme l'entendait mademoiselle Mars... Dépaysée, au commencement de sa vie dramatique, dans des théâtres qui n'étaient réellement, ni par le ton des pièces, ni par l'importance des rôles, faits pour elle, elle se dépaysa jusqu'à Saint-Pétersbourg, d'où elle revint comme madame Allan, digne, comme madame Allan, de jouer la comédie, la vraie comédie, aux Français du bon temps, avant l'arrivée des Madeleine Brohan et des Plessy, ces boisseaux de lymphe et de froideur dans le talent autant que dans le corsage ! Ce moment fut peut-être le plus brillant dans la vie de Mlle Page. Chez un peuple qui aime encore plus le joli que la grande beauté, et qui préfère la grâce à la profondeur, les séductions de la femme doivent toujours l'emporter sur les fascinations de l'artiste. Aussi, quand elle jouait, à cette époque, tout semblait positivement amoureux de Mlle Page. C'était le mo-

ment où Léon Gozlan, ce poète en prose qui le fut quelquefois en vers, un soir, l'imagination enflammée par elle, lui écrivait d'une main passionnée, après une représentation, sur un bout de mauvais papier de théâtre, ce madrigal ardent et presque sensuel : bouffée de flamme dans une haleine !

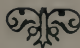
« Je la veux, cette fleur meurtrie
« Entre ta ceinture et ton cœur;
« Je la veux mourante et flétrie,
« Je la veux pâle et sans couleur !
« Ni la rose, éternelle fée,
« Ni le lys qui vient de s'ouvrir,
« Ne valent la fleur étouffée,
« Cette fleur que tu fis mourir !
« Doux échange qui ravit l'âme !
« La femme a gardé dans son cœur
« Le plus doux parfum de la fleur;
« La fleur, — le parfum de la femme ! »

Il n'y avait que le brûlant diamant de Gozlan, qui pût si bien graver cette date sur la vitre fragile où les succès des actrices et des jolies femmes sont écrits !



Et cependant, depuis le temps où Gozlan écrivait ces vers à Mlle Page, bien des années ont passé, mais sa grâce et sa joliesse éternelles n'ont pas subi l'altération d'un seul jour. Elles ont résisté mieux qu'au temps ; elles ont résisté aux rôles bêtes comme celui de cette *Madone des Roses*, qu'elle sauve par une seule scène, — la scène d'amour du second acte, quand elle empiffre si gentiment de raisin son amoureux, assis à ses pieds. Partout ailleurs, elle est inutilement Mlle Page — les malheureux l'ont faite laide ! — dans cette pièce idiote et déclamatoire.

Du Victor Hugo devenu nègre !



BERRYER

BERRYER

Samedi, 5 décembre 1868.

Il va bien ici, après les vieilles actrices.

Et pourquoi ne l'y mettrions-nous pas? C'est le mort du moment, et chez nous autres, aimables Français, le mort du moment est toujours plus populaire que le vivant même du moment ! D'ailleurs, puisque nous parlons de gens de théâtre, c'était, à sa façon, un vieil acteur aussi,

et voyons! est-ce que je me tromperais si je disais : une vieille actrice ?

La vieille actrice de la légitimité.

Hélas ! il a joué toute sa vie sans empêcher la chute de la pièce, — qui, pour lui seul, fut un bénéfice. Comédien de talent, l'illusion justement qu'il pouvait produire c'était d'être un grand orateur, mais, de fait, il ne l'était pas. Pour être ce qu'on appelle un grand orateur, il faut un muscle de virilité et une franchise de passion inconnus — l'un et l'autre — à cet homme de parole facile, de mœurs faciles et de larmes faciles, car, oratoirement, il pleurait bien. Il avait introduit la larme de la Cour d'assises dans le discours politique, et il en pouvait mouiller ses péroraisons. Le meilleur de son éloquence sans idées était encore sa voix ; mais Mlle Mars en avait une bien autre que la sienne, et, pour cela, elle ne se dispensait pas d'avoir du talent, tandis que Berryer enroué n'existait plus.

Cette voix a coûté cher au parti légitimiste, de tous les partis le seul assez

riche et assez niais pour la payer. Berryer n'a jamais fait que deux à trois discours par an, qui n'aboutissaient jamais à rien de plus qu'une exécution de virtuose. Cette exécution a coûté, pendant quarante ans, aux légitimistes (c'est eux qui étaient exécutés!), soixante mille francs de pension annuelle, indépendamment de la pension de quarante mille francs envoyée par le comte de Chambord, les trois à quatre cent mille francs d'Augerville et huit cent mille francs de dettes payés en deux fois, par les mains, dit-on, de M. de Clermont-Tonnerre. Car il faisait des dettes, ce Berryer à la vertu si brusquement et si drôlement posthume, mais qui, de son vivant, avait ses petits vices, comme un autre d'entre nous, parbleu! Il était viveur, un peu joueur, paresseux et sensuel. Il avait du Fox dans sa nature; mais du Fox descendu de trois cents degrés. Ce n'était plus le sang patricien du Saxon de tant de bouillonnement superbe, et son indolence de lion endormi, dont il sortait tout à coup par de si fiers

bonds! Berryer, là, n'était qu'un Fox bourgeois, de tempérament ordinaire... Pour ceux qui savent ce que veut dire la physiologie, il avait la main grasse, et sous son habit bleu, — comme celui de Fox, toujours boutonné, — un ventre légèrement proéminent et mou. Regardez-le attentivement avec sa tête chauve dont le front fuit, ses gros yeux batraciens, ces yeux de la mémoire — la faculté des imbéciles et des orateurs, disait un jour un grand orateur qui n'était pas un imbécile, — et ses lèvres lippues, et dites si toute cette figure ne conviendrait pas aussi bien au patron du *Bon-Marché* ou à quelque Matifat de la rue des Lombards, qu'à l'homme choisi pour défendre la grande et malheureuse maison de Bourbon, tombée si bas qu'elle n'a pu trouver de défenseur qu'à la Bazoche! Berryer fut l'avocat de Cour d'assises qui plaida toute sa vie pour elle, et qui ne put pas la sauver. Cependant il a fait pour elle mieux que des plaidoyers ; il a fait des bassesses.

Ah! si *la Veilleuse* avait le droit de parler politique!.... mais l'histoire appartient à tout le monde, comme les lettres de l'alphabet, et l'histoire sera terrible pour Berryer. Elle le montrera, cet homme pur, cette Lucrèce politique qu'aucun Tarquin n'a jamais songé à violer, concubinant avec M. Thiers, l'acheteur à beaux deniers comptants de Mme la duchesse de Berry; avec M. Guizot, le puritain corrupteur; avec M. Odilon-Barrot; avec les républicains de 1839 comme avec ceux de 1868; et toujours *pour l'enfant*, comme dit la chanson— c'est-à-dire pour le garçon de là-bas, qui attend béatement, assis sur sa chaise, avec du sang de Henri IV dans les veines, les volontés de la Providence!

Est-ce donc pour cela que tous les partis se sont donné le mot pour faire de Berryer le grand homme d'incorruptibilité et de chasteté politique qui tapage pour l'heure?... Est-ce parce qu'il a mis sa jambe dans le lit de tout le monde, que tout le monde l'acclame aujourd'hui

comme la Jeanne d'Arc de la parole? Jamais on n'a vu rien de si universel et de si honteux par la duperie... ou par l'hypocrisie: — qu'on choisisse! Tous les journaux sonnent, en l'honneur de Berryer, ces trompettes de la renommée qui sonnent des deux côtés pour faire plus de bruit. Il a jusqu'à l'admiration de Villemessant, qui tue Veuillot sur sa tombe (par exemple, je le crois mal tué), et les *pauvres prières* de Dupanloup, ce Mazzini de l'Episcopat, pour qui tout événement est une occasion de manifeste.

Eh bien! campez-lui une statue! Mais sculptez-la dans quelque chose qui coule, pour qu'il fasse encore après sa mort ce qu'il a fait pendant toute sa vie, cet homme qui coula dans toutes les coalitions et qui y restera — embourbé!



LE MUSÉE DES ANTIQUES

LE

MUSÉE DES ANTIQUES

Mercredi, 5 août 1868.

La vieillesse est auguste. Tous les peuples de tous les temps l'ont respectée, même les sauvages, qui tuent leurs vieillards et qui, ne croyant qu'à la force et les voyant faibles, les tuent pour n'avoir pas à les mépriser. Dans les sociétés à intelligence développée, les vieillards sont les plus grands. Ils font les Sénats. Ils représentent une très grande chose :

l'expérience de la vie, — de la vie contre laquelle ils ont lutté. Les passions qu'ils n'ont plus, en les quittant leur ont laissé la sagesse; et la Nature, qui est poète, leur a mis autour de la tête des cheveux blancs, comme une auréole de lumière!

*
* *

Mais elle a ses charges, la vieillesse, et la première est de l'accepter:

> Qui n'a pas l'esprit de son âge,
> De son âge a tout le malheur!

et *tout* le malheur implique, pour être immense, le ridicule et le mépris.

*
* *

Autant les vieillards restés dignes, fidèles au passé, conséquents à leur vie entière et la résumant dans la lumière

purifiée des derniers jours méritent le respect des contemporains qui les suivent, autant les vieillards sans dignité, à talent décrépit et encore infatué, traînant dans le bout de vie qui leur reste des passions ou des prétentions attardées, méritent... ce que nous allons leur donner!

*
* *

Car ces sortes de vieillards sont partout pour l'heure. On n'en a jamais vu un si grand nombre, à contresens de la vieillesse, de ces Vieillards de Suzanne pour qui, Suzanne, c'est la popularité, ou le pouvoir, ou Suzanne elle-même!

*
* *

Eh bien, nous voulons les faire défiler sous les rayons de notre Veilleuse, — on

l'allume pour les agonisants, — ces vieux caresseurs de l'opinion ou de la puissance, ces vieux enfants gâtés de l'une et de l'autre, heureux comme des surintendants qui n'ont pas trouvé de cruelles. Nous voulons passer la revue de ces Invalides qui se croient toujours en activité de service, de ces vieux accapareurs de tout dans un monde imbécile qui se laisse tout prendre. Ce ne sera pas la revue des *Morts aux Champs-Élysées*, mais des mourants.

Et nous tâcherons de leur être le moins *Champs-Élysées* possible.



LES ANTIQUES

ROSSINI — AUBER

ROSSINI — AUBER

Samedi, 29 août 1868.

E les dételons pas, ces vieux arcadiens !

Ils sont faits pour aller ensemble. Ils mourront peut-être le même jour. Ils sont les *vieillards gâtés* de la fortune, de la gloire et de leur époque. D'une époque qui met les musiciens au-dessus de tous les autres artistes, même des danseurs. D'une époque qui a la tympanite

de la musique, parce qu'elle a le cerveau venteux.

*
* *

L'un est l'Italie dans sa nonchalance, l'autre la France dans sa vivacité. L'un mourra d'une indigestion de macaroni, l'autre en prenant le menton à quelque fillette comme les baillis de ses opéras-comiques.

Aimables vieillards, qui s'éteignent avec cette majesté grandiose et jettent, au crépuscule, de tels rayons autour de leurs toupets !

*
* *

Celui des deux — il faut bien le reconnaître — qui compromet le plus le sien, c'est encore M. Auber ; c'est le français.

(Ils sont tous les mêmes, ces diables de Français, jusqu'au dernier jour de leur vie !) — Rossini, qui prend des attitudes de Voltaire à Ferney dans son logement du boulevard Italien ; Rossini, chez lequel les dévots à la double et triple croche vont en file, comme les Turcs à La Mecque, ne se montre point au bal Mabille, dans ce pince... sentiment, où l'on trouve M. Auber, comme si c'était M. Arsène Houssaye faisant concurrence à son fils.

***

C'est dur pourtant pour un Français de recevoir d'un Italien des leçons de dignité. Mais il faudrait entendre ce langage. Il faudrait avoir à la tête d'autres oreilles que celles d'un jeune fifre de régiment en goguette ; être autre chose qu'un Chérubin de quatre-vingts ans qui

veut toujours *chanter sa Romance à Madame*...

Il faudrait enfin être un homme... au lieu de n'être qu'un musicien!

*
* *

Il est des coiffeurs qui, sans avoir le profit de sa perruque à retaper, — des esprits coiffeurs, — glorifient M. Auber de son éternelle jeunesse. Ils trouvent cela sublime d'être un Elleviou à son âge, capable, avec un peu d'ouate et de maquillage, de jouer les sous-lieutenants de hussards amoureux dans ses Opéras. Eh bien, là n'est pour nous ni la beauté vraie, ni la grandeur de la vieillesse! Parlez-moi de la force des vieux chênes! A la bonne heure! Parlez-moi de la conservation des cèdres! Parlez-moi de la vieillesse de l'impassible Goëthe, qui ne faisait ni le joli cœur, ni le jeune

homme, mais qui fut un vieillard olympien! J'ai rencontré M. Auber en veston court, le camélia, cette idée commune de camélia, à sa boutonnière, menant une assez vilaine voiture jaune qui rappelait le *Cabriolet jaune*, — une pièce, je crois, de sa jeunesse, — cela m'a paru tristement laid. Juvénal riait, de son rire de feu, des vieilles consulaires qui dansaient et *entretenaient* de jeunes Romains. Quand je rencontrai ainsi M. Auber, il n'était encore que le consulaire de son talent.

Maintenant que le voilà sénateur, il aura peut-être l'esprit de son âge et il saura peut-être devenir vieux.

Il a fait le *Premier Jour de bonheur*. Il aura fait alors son premier jour de dignité, et cela ne sera plus là un opéra-comique.

* * *

Rossini, lui, n'est pas sénateur ; il le serait, du reste, que ce ne serait pas

M. de Bois-sec[1], sénateur. Gloire à Rossini pour cette raison seule ! il ne se rajeunit pas ; il sait carrément être vieux, malgré son toupet d'Institut. Regardez-moi la bouche qu'il a dans ses dernières photographies et dites-moi à quoi cela ressemble?... Vous ne le direz pas ! Mais il n'est pas sénateur comme M. Auber ... Rossini et Auber, c'est Ninon et Ninette, et Ninette a été plus heureuse que Ninon ! Ah ! les bonheurs ne sont jamais que pour les Ninettes!

*
* *

Dans la prétention à contresens de ce peuple, artiste autrefois et qui ne veut plus être que politique et ennuyeux, Rossini fut trop artiste sans doute pour qu'on en puisse décemment faire un sé-

---

1. De la comedie du *Ci-devant jeune homme.*

nateur de Florence. Pendant que les rigodons de M. Auber le mènent si haut, Rossini, en attendant un titre qui ne viendra peut-être pas, continue de jouer au lazzarone de la gloire et du génie, ronflant au pied des plus grands succès, comme son confrère de Naples au pied des bornes. Pour ma part, je me suis toujours défié du lazzaronisme de Rossini... c'est du lazzaronisme travaillé comme son inspiration :

Et quand tu serais sac, je n'approcherais pas!



Rossini, dans le sien, a trop de faux-bonhomme pour qu'il y ait encore du lazzarone, — le meurt-de-faim, paresseux et déguenillé, qui vit du bleu du ciel et qui s'en fait des culottes! — Il n'y a que du chanoine dans Rossini, tout au plus!



Du chanoine voluptueux et grassouillet, soigné et surveillé et dorloté comme Argan, par une gouvernante qui est sa femme et qui le traite, le cygne de Pezaro, comme les oies de Strasbourg dont on fait du foie gras... Cette gouvernante, qu'il a décorée de son nom, a posé — tout le monde le sait et le colporte depuis un siècle — pour la terrible Judith en robe jaune, armée du sabre recourbé et qui, dans le tableau de Vernet, va couper la tête à Holopherne. Hélas ! à présent elle n'est plus si belle ; mais rendons-lui grâce, elle n'a rien coupé à Rossini avec son grand sabre, si ce n'est le parmesan qu'il mêle à son macaroni. Et cependant, elle est toujours restée terrible. C'est elle qui, entendant un jour, de sa chambre restée ouverte, le piano du salon piolant sous des mains bêtes, entra

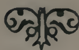
furieuse et en criant : « Quel est le cochon qui joue comme ça ?

*
* *

C'était le roi de Portugal !

*
* *

Ceci apprendra, du reste, aux rois actuels qui n'ont pas l'esprit de leur état, à aller faire *les sujets*, et les sujets flatteurs, chez un vieux croquenote, eût-il du génie ! Ils n'y rencontrent plus le sabre qui coupe la tête aux Holophernes, mais ils y trouvent la langue affilée des égorgeuses de poulets...



M. DE SAINT-GEORGES

M. DE SAINT-GEORGES

PRÈS les musiciens, le librettiste... naturellement.

Après les antiques Mesdames Pernelles de la musique, l'antique Flippotte qui porte la lanterne et qui va devant ses maîtresses, car le libretto précède l'opéra.

Sans Flippotte, pas de lanterne, et sans lanterne, pas de chemin.

Le musicien, ce bruit vague dont il faut faire un sens, ne pense pas par lui-même, le pauvre homme! Il faut, avec trois

mots quelconques, donner une *base d'opération* à ses turlututus !



Eh bien, M. de Saint-Georges dit très bien ces trois mots. C'est, de tous les librettistes, présentement le plus recherché et le plus commode pour les turlututus. C'est le librettiste-major ! Il fait le livret comme son homonyme faisait des armes. Le livret, ce n'est pas une chose littéraire, ni dramatique, ni humaine, ni même une chose du tout : c'est à peine quelque chose. Mais c'est ineffable... C'est le livret ! C'est ce sans quoi la musique ne serait pas et s'en irait à tous les diables, ou y resterait ! Le livret, c'est de l'engrais pour les cerveaux à musique. Cela les féconde, et la double-croche pousse là dedans ! M. de Saint-Georges, à ce qu'il paraît, s'exerçait déjà à faire des livrets bien avant la naissance de

Rossini et d'Auber, et il était déjà, dans ce temps-là, d'une certaine force ; mais à présent, c'est la Force éternelle prouvée...

C'est le Père Eternel du livret.

*
* *

Pilotis à plates-bandes fleuries, sur lesquels Messieurs les musiciens bâtissent, M. de Saint-Georges n'est pas un vieillard dans le genre Rossini, mais dans le genre Auber... frivole et musqué. Malgré son âge, que personne ne sait plus, il est beaucoup plus jeune de tournure, de figure et de facture que M. Auber, ce petit Faublas de l'ancienneté! Très homme du monde et très comme il faut, très gentilhomme (ce qu'il est resté, véritablement, pour le coup ! et sans peinture ! et malgré toutes ses accointances de métier), M. de Saint-Georges (disons-le et que ce soit son épitaphe !) a été un des plus jolis hommes de son époque. On

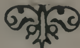
croit savoir cela, mais c'est l'époque, l'époque exacte qu'on ne sait pas très bien. Séduisit-il Mme Tallien ?... ou Mme de Tencin ?... ou Mme Michelin ?... Toujours est-il que Jézabel, qui *réparait des ans l'irréparable outrage,* n'était qu'une ânesse en comparaison de ce savant homme, réussi comme s'il était vivant. L'autre soir, il était au théâtre, ganté de gris perle, avec son visage glabre, rasé et ratissé à quatre rasoirs et roséolé (pour cette raison) comme celui du petit Jéhan de Saintré quand il regarde sa cousine, et il avait avec cela une perruque, non pas d'Institut, lui ! comme Rossini, mais un chef-d'œuvre, bouclée, aérienne, zéphirine, et près de laquelle les quarante perruques du duc de Brunswick n'auraient été que d'ignobles gazons dans lesquels nulle bête, si affamée qu'elle fût, n'aurait voulu paître ! Franchement, il faisait illusion. Il semblait avoir escamoté la caducité comme il eût escamoté une muscade de la grosseur d'un boulet, car il est escamoteur, M. de

Saint-Georges. Vous ne saviez peut-être pas qu'au talent de librettiste il marie celui d'escamoteur? C'est un Robert-Houdin de bonne compagnie. C'est aussi un endormeur puissant de somnambules. Il endort... même sans livret. Est-ce pour cela qu'on parle de le fourrer à l'Académie ? Du haut de son fauteuil, si on l'y mettait, il dirait aux trente-neuf siècles qui le contempleraient : « Mes petits ! »

Il leur dirait, comme il le dit sur toutes les tombes (et l'Académie en est quarante) :

« Nous nous reverrons dans un monde meilleur. »

« Un monde meilleur » où il n'est pas en train d'aller, ce Bossuet sentimental d'Opéra-Comique ! Faites-moi donc le plaisir de me dire ce que doit être « un monde meilleur » pour un homme qui, dans celui-ci, n'a jamais fait que des livrets... et sa toilette !



LE DUC DE BRUNSWICK

LE DUC DE BRUNSWICK

Samedi, 5 septembre 1868.

De tous les vieux qui défilent ici, de toute cette légion des Vétérans de la Fatuité, voici peut-être le plus vide, mais à coup sûr, le plus titré : c'est Monseigneur le Duc de Brunswick ! Allons, présentez-lui les armes !...

Haute caricature héraldique, sortie, pour la première fois, de l'Almanach de Gotha, ce livre d'or des races qui s'effa-

cent, tout le monde le connaît à Paris, ce duc de Brunswick, né prince régnant, mais qui a fait un trou à la lune... de l'histoire ! Depuis quarante ans ne le voit-on pas chaque soir, aux premières loges, à l'Opéra, à l'Opéra dont il semble une des plus fantoches cariatides?...

Ce petit roi d'Yvetot allemand qui a fait le bonheur de son peuple en ne régnant pas, et le nôtre en restant à Paris, est, comme on le sait, un Esaü — moins les poils maintenant — qui a vendu son droit de régner,—comme l'autre, le poilu, son droit d'aînesse pour un plat de lentilles...

Seulement les lentilles étaient en diamants.

*
* *

Car ce prince-cocotte, à goûts de parvenu ou de fille entretenue, a la fringale

des bijoux. Ce n'est pas un épicurien, mais un goinfre de pierres précieuses. Ce n'est pas le *Duc Job*, mais le duc Josse, orfèvre-né bien plus que prince, qui ne vend pas et donne encore moins, et dont la boutique, le croirez-vous jamais? mais c'est historique!... est dans sa culotte.

Les boutons de son caleçon, qu'il montre parfois comme Mascarille montrait sa blessure, reçue à cette demi-lune qui était, parbleu! bien une lune tout entière, les boutons de son caleçon font rêver les femmes et les dépravent. Fier de ses diamants comme le paon, dont il a la tête, l'est de sa queue; fameux par cette joaillerie autant que Mlle Duverger, cette vitrine où le vieux Demidoff étale la sienne; le duc de Brunswick, hélas! pelé par une des plus complètes alopécies qui aient jamais passé, comme un simoun, sur la surface infortunée d'un pauvre homme, est encore fameux par ses perruques.

Il en a presque autant que Brummell avait de tabatières... Tête encyclopédique... en perruques, il en a de noires comme M. de Saint-Georges, de rousses comme Mlle Cora Pearl, de bleues comme le valet de carreau, de vertes comme une Hamadryade, de lilas comme l'oreille de M. Sainte-Beuve quand il est en colère, d'aventurine et de couleur crapaud comme l'Institut, mais c'est la noire qu'il préfère et à laquelle il a dû, à ce qu'on dit, ses plus brillants succès.

Le duc de Brunswick est la *tête de turc* des coiffeurs. Ils essayent sur cette tête leur force... Mais il n'est pas Turc que par la tête. Un procès scandaleux que ce vieux dénaturé a eu dernièrement avec une de ses filles, vient d'ajouter à ses deux famosités ridicules une troisième famosité, odieuse, celle-là... même pour un prince... Ce procès ignoble d'un Chicaneau millionnaire qui chicane un morceau de pain à son enfant, a prouvé que cet amateur de pierres qui ne les mange

pas comme Saturne, mais sans être meilleur pour cela, en avait une au milieu du cœur :

Qui n'était pas une escarboucle !



M. FEUILLET DE CONCHES

M. FEUILLET DE CONCHES

OMMENT le peindrons-nous, celui-ci?...

Si ce n'était que le tabellion des affaires étrangères en son cabinet, ou l'introducteur des ambassadeurs en son uniforme violet et or et ses vingt-neuf décorations qu'il fallût peindre, on s'en tirerait au badigeon ou à la détrempe, mais ce n'est pas cela. C'est le revers du Feuillet qu'il nous faut. Ce n'est pas le Feuillet des fonctions publiques, mais des

prétentions particulières, et il n'est pas facile à attraper !



Ce n'est presque pas un homme de lettres ; ce n'est presque pas un savant. C'est un métis des deux. Gris pommelé de genre, comme il l'est de poils ; gris pommelé d'esprit, car il en a dans les nuances douces, — dans les nuances qui tout à l'heure vont cesser d'être ; — gris pommelé d'humeur et moelleux comme une fourrure de taupe ou de petit-gris,— qui se rebifferait, allez, comme crin de sanglier, si l'amour-propre était en jeu, le doux bonhomme ! Faux bonhomme de savant, faux bonhomme d'homme de lettres, et — cela se pourrait bien — faux bonhomme d'homme tout court.

Si M. Feuillet de Conches, ce gris sur gris, est à peine perceptible comme litté-

rateur et comme savant aux timides rayons voilés de notre Veilleuse, il a du moins net pignon sur rue au soleil comme autographier, et comme cela, nous pouvons le voir !

*
* *

Ah ! l'autographier ! ce produit de la puérilité du siècle ! L'autographier qui a remplacé le tulipier dont La Bruyère se moquait déjà, en son temps ; l'autographier, cette espèce inconnue aux autres siècles et qui a poussé tout à coup, comme champignons après pluie, à travers toutes les babioles de celui-ci !

*
* *

Oui, un autographier, voilà ce qu'est littérairement M. Feuillet de Conches,

et — qu'il fasse gros dos et jabot en lisant ceci — parmi tous les autographiers qui pullulent, il est le plus ardent peut-être, le plus jaloux, le plus conquérant, et d'aucuns disent le plus pirate de tous les gratteurs de tiroirs qui ramassent avec des piétés si comiques tous les petits papiers, bons à mettre vous savez bien où... Certes, nous ne pensons pas à remuer les cendres mortes des polémiques dela *Gazette d'Ausbourg*, qui firent tant de bruit dans le temps ; mais il est certain que d'autres ramasseurs de petits papiers ont accusé M. Feuillet d'en faire, quand il n'en avait pas. Genre de fausse monnaie qui ne nous importe guère, à nous qui n'avons pas la religion de ces griffonnages ! En dehors des autographes qu'on lui doit, M. Feuillet de Conches a fait — l'a-t-il fait ou refait ?— un livre de contes (les *Contes d'un vieil enfant*) qui ne manquent pas d'une certaine grâce sénile, mais c'est là tout, car ses *Mémoires d'un curieux*, payés par Plon deux mille francs le volume (il y en

aura six), par la seule raison que M. Feuillet est introducteur des ambassadeurs, ce qui fait un fameux titre littéraire aux yeux de l'imprimeur de l'Empereur, ses *Mémoires d'un curieux* ne sont que le bric-à-brac culbuté de son cabinet, à travers lequel tous les chats de la création ont passé !

*
* *

Il faudrait, pour se tirer de ce fatras, d'autre lumière que celle de la *Veilleuse.*

*
* *

Et cependant c'est avec cela qu'il croit s'introduire, cet introducteur des ambassadeurs, dans l'Académie des *Inscriptions et belles-lettres*, comme s'il était lui-même un ambassadeur.

Il n'y entrera pas, même par-dessous la porte.

*
* *

Les ambassadeurs aiment à donner à dîner.

Les académies aiment à recevoir à dîner.

Mais chez M. Feuillet de Conches, ce gros rat gris rongeur d'autographes, il n'y a jamais que des petits papiers à grignoter.



M. LE VICOMTE

DE LA GUÉRONNIÈRE

M. LE VICOMTE DE LA GUÉRONNIÈRE

Samedi, 12 septembre 1868.

IL fut Arthur. Il est maintenant le vicomte de la Guéronnière, sénateur, ministre plénipotentiaire en Belgique.

*
* *

Ah ! si le plénipotentiaire n'était pas, en général, un *rien* potentiaire, que je

serais donc étonné qu'on eût fait de ce peuplier un Atlas, et qu'on eût suspendu à ses longues branches grêles le poids des affaires !

*
* *

Peuplier ! Le peuplier de la politesse ! C'est ainsi qu'on appela longtemps ce long et flexible flandrin, mince de corps alors comme d'idées, toujours prêt à s'incliner, non sans grâce, sous le moindre vent, même coulis.

Eh bien, à présent, ce sera le peuplier de la politique, — une espèce de tremble qui bruit et frissonne dans l'air, et sans que l'air soit agité !

*
* *

Politesse, politique, — deux systèmes

différents, mais deux systèmes de coups de chapeau ! La politesse l'ôte, la politique le tend. Pour le tendre, on ne sait rien encore ; mais le Vicomte de la Guéronnière est un Maître en l'art de l'ôter.

*
* *

L'ancien Arthur, au talent Arthur, car il a du talent (il ne s'agit que d'en prendre la mesure), le jeune premier d'il y a vingt ans de la politique napoléonienne, qui fit sa déclaration le premier de tous (son seul mérite, à mes yeux), va peut-être se rajeunir Arthur en Belgique.

Avec sa main, qu'il a belle, sur son cœur absent, avec sa parole espérante, fastueuse et sonore, je trouve, moi, qu'il a été très admirablement choisi pour débiter les grands compliments avec lesquels les gouvernements ne sont pas assez bêtes pour croire se séduire...

Homme essentiellement décoratif qui ne fit jamais que de la politique de décoration et de reposoir, —les reposoirs, en pratique, sont dangereux ; — Fontanes allongé, — *elumbem*, — sans os, sans nerfs, tout en cartilages ; Fontanes (ou Fontaine !) fluide, mais pas pur ; abondant, mais pas filtré ; rhétoricien comme toute l'Ecole Normale, mais pas cuistre ; trop du monde et trop *roulé* par les femmes, qu'il aime et qui l'ont *manègé* (un bon mot du XVIIIe siècle), pour être cuistre, M. le Vicomte de la Guéronnière fera fort bien un ambassadeur. Il a toujours eu, jusque dans le talent, cette grande diablesse de tournure que doit avoir un cheval de sacre... Seulement, aujourd'hui, l'embonpoint du bonheur, un embonpoint mou (il a trop d'écurie), flottaille autour de ses longues côtes.

La ganache se prononce.

Le cheval de sacre touche au cheval de fiacre, et j'en vois poindre le brancard.



Et c'est par là qu'il appartient à notre *Musée des Antiques*, ce grand Arthur !



Par le contraste, oh ! seulement par le contraste, il rappelle Limayrac, feu le petit Limayrac qui n'était pas, lui, d'encolure de cheval de sacre, mais qui faisait un bien joli poney ministériel, lequel tournait aussi au gras du bonheur, quand il mourut.

Le Vicomte de La Guéronnière, malgré sa tendance bienveillante à se courber, à se mettre au niveau des petits, n'est pas du tout un Limayrac. Il n'est point un Limayrac en long... pas plus

que Limayrac n'était un La Guéronnière en petit.

Non, tous deux aimables, il est vrai, mais de cette amabilité qui ne va jamais jusqu'à l'efficacité d'un service; tous deux de cette poignée de main à tout venant, une des plus faciles prostitutions de ce temps prostitué à trente-six karats; tous deux enfin de cette hâblerie de promesses qui a créé un genre à part, — les *prometteurs*, — Limayrac et La Guéronnière, ces vessies de paroles, ces flûteurs de l'accompagnement politique, qui sont à l'action gouvernementale ce qu'était le joueur de flûte antique à l'orateur, différent de talent autant que de tournure.

Le petit Limayrac, en son vivant, faisait de petits articles, duriuscules et pénibles, les crottes de chèvre d'une *plume sincère*, mais constipée. Au contraire, Arthur-le-Long fait long comme lui, et si la parole a été donnée à l'homme pour cacher sa pensée, ainsi que le disait Talleyrand, c'est la parole de La Guéronnière qui, pour cela, est encore la meil-

leure; car cette draperie est capable d'envelopper tout dans ses plis... et même rien !

Tartinier redondant, toujours prêt, malgré sa paresse, et qui fait aux sots illusion. Que de fois j'ai entendu dire sérieusement qu'il était un homme d'état, M. de La Guéronnière !...

Et ce n'était pas Henri Delaage qui parlait !

M. TAYLOR

M. TAYLOR

Samedi, 3 octobre 1868.

Je lui ai vu pourtant une tête de Jupiter Olympien, à ce vieux bonhomme... Seulement Jupiter saluait trop bas. Son coup de foudre était un coup de de chapeau. Comme dit Stendhal, dans *Rouge et Noir*, il ne faudrait pas saluer comme cela, fût-ce Dieu le Père. C'est que pour M. Taylor, ce grand intrigant au miel, tout était Dieu le Père, même les huissiers du ministère de l'intérieur.



Quel est le mérite net *articulable* et qu'on puisse résumer en un mot, de M. le baron Taylor?... Cherchez bien et dites-le. Cependant il a été mêlé à tout, — et il l'est encore, depuis le règne de Louis-Philippe jusqu'à celui de Napoléon III. Il a été, Dieu me pardonne! directeur du Théâtre Français ou commissaire royal près de ce théâtre, — on ne sait trop lequel des deux, tant le sillage de ce passage s'est vite effacé! Présentement, il est de toutes les commissions d'art ou de littérature. Il se remue, il s'agite, comme un gros bourdon dans un cornet. C'est le grand major Mouvette de tous les projets. On le voit partout. Il a l'ubiquité, comme Dieu. Mais la bêtise aussi a l'ubiquité.

M. Taylor qui, *du reste*, comme *notre*

ami Drôlichon (dans les *Plaideurs*), *n'est point une bête*, et qui obtiendrait des arrêts pour la Société des Gens de lettres, si la Société des Gens de Lettres plaidait, est précisément le Drôlichon de la littérature.

Je lui cherchais un nom. En voilà un !

*
* *

M. Taylor est un exemple sublime à donner aux jeunes gens qui ont une belle figure et rien derrière... que quelques grains de vanité ou d'ambition. Il est la preuve qu'avec des reins flexibles et la faculté d'avaler par jour un millier de marches d'escalier, on peut arriver à se créer une importance et une renommée... Bien avant 1830, quand le Romantisme commençait de vagir, M. Taylor, avec Charles Nodier, avait entrepris un *Voyage pittoresque, historique, artistique et litté-*

raire à travers la France. Il avait eu l'esprit de s'adjoindre à Nodier. Il bouclait les malles, je suppose... et il avait des épaules à les porter.

*
* *

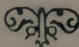
Il les a gardées, ces épaules de commissionnaire, cet homme de toutes les commissions! Comme tout peut être une position dans cet impayable Paris, M. Taylor représente sempiternellement l'obligeance, comme le vieux Moëssard, au théâtre, représentait la vertu. Ce n'est pas un *petit manteau bleu*. C'en est un grand. Il abrite dessous tout un monde de petites gens qui grouillent et coassent ses louanges.

Que la France lui soit reconnaissante! il a protégé Césena, ce gros fœtus blanc de Césena. Il lui a fourni l'esprit-de-vin de son premier bocal. Il lui fit — lui ou

M. Védel, le directeur Védel, aux révérences en plongeon, comme M. Taylor, — *ambo salutantes*, — avoir je ne sais quoi au Théâtre-Français pour une tragédie qui ne fut pas jouée, bien entendu, — une tragédie fœtus, comme son auteur. En ces derniers jours de sa vie, cet empoteur de fœtus s'est donné d'autres attributions : il enterre. Il assiste immanquablement et officiellement à tous les enterrements des célébrités contemporaines.

Il se fait réclame de cercueils. Un enterrement bien conditionné ne peut pas plus se passer du baron Taylor que de catafalque.

Et c'est ainsi que le Drôlichon de la littérature en est devenu le Commissaire des Morts.



ANTIQUES ET BLEUES

MADAME NIBOYET

MADAME NIBOYET

Mercredi, 29 juillet 1868.

Nous avons eu, cette semaine, des choses qui rappellent la délicieuse époque où Mme Niboyet fondait le *Club des femmes*.

*
* *

Mme Niboyet, cette Jézabel de la Démocratie féminine, qu'on pourrait main-

tenant jeter, sans danger, par les fenêtres, et dont les chiens qui mangèrent la Jézabel de Judée, beurrée de rouge et de blanc, et qui s'en léchèrent les babines, ne voudraient probablement pas !

*
* *

Quand on aime le sang des ridicules, on l'aime mieux jeune que vieux ; il n'y a rien de tel que des ridicules frais.

Et voilà pourquoi les chiens de Jézabel laisseraient l'aïeule pour les filles, ces connaisseurs !

*
* *

Qu'est-ce, en effet, que Mme Niboyet maintenant ? — la *mère* Niboyet, comme elles l'appellent, ces filles insolentes, mais

qui du moins n'imitent pas les fils de Noé (heureusement !) dans leur insolence. Qu'est-ce que cette antique burgrave du *Club des femmes*, qui a mérité les Invalides civils de son parti en jupes (les Invalides sont toujours incivils), en comparaison de ces filles de la Sparte intellectuelle qui s'élève, et qui veulent, au bord des Eurotas, c'est-à-dire partout, lutter non pas seulement entre elles, mais contre nous, les garçons !

*
* *

Qu'est-ce que Mme Niboyet en comparaison de ce *triumfeminat* de lutteuses : madame Bosquet, — qui, je crois, n'est que mademoiselle Bosquet, mais qui aspire à devenir monsieur Bosquet, — Mme André Léo et Mme Olympe Audouard ?...



Permettez-moi des miniatures, en attendant qu'on les peigne en pied et qu'on les sculpte.



MADAME BOSQUET

MADAME BOSQUET

Madame Bosquet vient d'apprendre à la Parlotte dernière ce que ses livres encore n'avaient révélé à personne. On ne les lisait pas, mais on les lira à présent, peut-être grâce à nous !

*
* *

C'est une ancienne institutrice qui, des petites filles, a passé au genre humain.

Elle en a tenu une école quelque part, de fillettes. Et c'est dans les soins virils d'une éducation à forte dose, fortement appliquée, qu'elle a senti s'épanouir en elle le désir bien naturel, mais encore non satisfait, d'être un homme. Est-ce pour cela qu'elle a quitté son école et s'est fait écrivain ?

*
* *

Écrivain ! On ne dit pas *écrivaine*. C'est déjà un commencement de mâle qui pousse, quand une femme peut se dire écrivain.

*
* *

D'ailleurs, elle sentait qu'elle ne convenait pas à une école de petites filles; c'était une école de garçons qu'il lui fallait,

et même une école militaire, si ses idées sur la question de la guerre le lui avaient permis. Mais elles s'y opposaient. La guerre est affreuse, comme l'on sait, excepté... la sociale, qui serait bien bonne, et encore le moment d'après !



Mademoiselle, madame, ou même monsieur Bosquet, est, comme madame Audouard et madame André Léo, l'ennemie intrépide du fanatisme religieux et de tous les fanatismes... excepté de celui qu'elle inspirerait peut-être... mais celui-là n'est pas menaçant. La terre n'en sera probablement jamais souillée.



C'est une épaisse femme, haute en

couleur, qui ressemble (du moins il y a quelques années : je ne vais pas à leur Parlotte) à un panier mannequin de grosses pommes de passe-pomme, entassées les unes sur les autres comme des boulets, — ombrée à la lèvre d'une moustache, — il m'est resté cette brume dans le souvenir, — la moustache de son opinion ! Pas désagréable, non ! quoiqu'un peu *pédagogue* de tournure (c'est resté, comme le sexe ; les choses ne s'en vont pas comme ça...). A-t-elle des lunettes ou n'en a-t-elle pas ?... Il y a des femmes qui ont l'air d'avoir des lunettes et qui n'en ont point, — des lunettes naturelles, comme des lumières naturelles ! Elle est ordinairement vêtue de noir, mais sans cravate blanche, et parle d'un ton brusque, comme il convient à une femme qui fait son stage d'homme. C'est elle qui, un jour, en entrant, le sein en avant, cette amazone ! chez un critique que les imbéciles qui n'ont pas lu ses livres ont appelé de ce nom grossier et bas d'*éreinteur*, poussait jusqu'à lui, bien tran-

quille, et lui disait à brûle-pourpoint : *Éreintez-moi !*

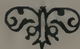
— Oh! mon Dieu, dans quelle nécessité vous me mettez, madame ?... fit le critique, qui ne l'éreinta pas.



C'est ainsi qu'elle sonna le boute-selle de l'émancipation des femmes, cette brave Trompette, ce gros Clairon de l'avenir!... Comme nous sommes loin de Mme Niboyet! qui ne parle plus.



Nous allons nous en mettre plus loin encore.



MADAME OLYMPE AUDOUARD

MADAME OLYMPE AUDOUARD

Madame Olympe Audouard est jeune encore et jolie[1]. Du moins, elle l'était, mais Dieu, qui sait ? l'a peut-être punie de ses opinions comme du plus vilain désordre, en lui reprenant sa beauté.

Devenir laide, c'est, du reste, un commencement d'homme.

Ah ! elle, si elle changeait de sexe, elle changerait beaucoup. Le sien est, chez elle, dans sa fleur.

—« Regarde-toi, » —disait le Régent à

---

1. (1868.)

la Sabran, en la portant devant une glace, — « regarde-toi et ne parle pas politique. »

Mais, bah ! Madame Olympe Audouard aurait fait son cours sur le droit des femmes jusque dans les bras du Régent, si elle ne les avait pas repoussés comme indignes — ces bras frivoles — de serrer la taille d'une femme qui pense, car madame Audouard veut penser !

Rose qui ne veut pas rester rose, mais devenir pensée, madame Audouard s'en croit une gerbe dans le front, ce charmant front qui a l'orgueil renversé d'être un front d'homme !



Les journaux n'ont pas dit qu'elle ait *donné* à cette bataille de la Parlotte, et si on ne l'y a pas vue, c'est qu'elle est à cosmopoliter quelque part, car c'est une voyageuse que madame Olympe Audouard. Elle est allée apostoler à Constan-

tinople et en Égypte. Apôtre, non de paix, mais de guerre, contre nous autres hommes qui nous sommes *décerné*, dit-elle (je trouve le mot bien faible), la supériorité de l'intelligence, et contre lesquels il faut savoir *oser oser*, comme elle dit encore, avec un joli redoublement de mots et d'audace.



Elle est un peu vive, Madame Audouard... Crâne blond, qui se coiffe sur l'oreille pour ne pas nous faire peur; bourreau des cœurs de la Croisade humanitaire; papillon (elle a écrit le *Papillon*, c'était un journal), papillon qui voudrait bien avoir un aiguillon comme une abeille, mais qui ne l'a point, qui ne l'aura jamais; Beecher-Stowe à la poudre de riz des pauvres négresses blanches en esclavage; Amazone qui n'a rien de coupé; Bellone Peau-de-Satin; madame Olympe

Audouard, si elle avait été à Paris cette semaine, se serait montrée à la Parlotte des commères de la Démocratie. Elle y aurait, n'en doutez pas, exhibé ses épaules d'Omphale qui fait l'Hercule, et elle y eût cassé quelques fuseaux !



MADAME ANDRÉ LÉO

MADAME ANDRÉ LÉO

Au lieu d'elle, le beau papillon aux ailes *bleues*, nous avons eu madame André Léo, la sérieuse, grave, puritaine, et même quelque peu rechignée Mme André Léo. Si ce n'est pas Minerve, c'est au moins son oiseau... Mme André Léo, que les Démocrates avancés, les Démocrates de la Commune essayent — nuitamment encore — de nous donner pour une George Sand bien supérieure à la première. On peut risquer une prophétie : c'est avec Mme André Léo, dont on taille tout doux, en ce moment, la réputation

en massue, qu'on tuera prochainement la gloire de Mme George Sand.

Les bulletins de Ledru-Rollin ne la sauveront pas!



Et, de fait, cela se comprend très bien, du reste. Je l'ai dit ailleurs. Il y a dans Mme George Sand quelque chose qui sent encore l'ancienne femme comme il faut, dans la femme comme il ne faut pas. Il y a là je ne sais quoi de la race, fût-ce en bâtardise, du maréchal de Saxe, quoiqu'elle l'ait bien changé, ce je ne sais quoi, en nourrice sociale. Elle l'a, malgré tout, malgré elle, malgré cette casquette de voyou qu'elle a plaquée parfois sur sa tête — la casquette qui pend dans le dos — comme le marquis de Saint-Hurugue, qui mettait sur la sienne le chapeau du Fort de la Halle dans les processions ré-

publicaines, et qui, là-dessous, n'avait pu enfariner son air marquis!

*
* *

Mme Sand a fait tout ce qu'elle a pu pour effacer cette marque de son origine. Elle ne l'a point effacée, et les démocrates, les purs, les sévères, les absolus, les vrais citoyens, la voient toujours, et elle est, pour eux, la tache dans son rubis, à cette Rouge[1]!

*
* *

Mme Sand a fait de la philosophie; elle a fait de la république ; elle a fait tout ce qu'elle a voulu : c'était comme Mme de

1. Voir mes *Bas-Bleus*.

Warrens avec Claude Anet, comme Mme de Jully avec le chanteur Géliotte. La femme avait beau descendre, on voyait bien qu'elle descendait, ce qui implique qu'on vient de plus haut que ceux-là à qui on se donne.

Puis à côté de cet air-là, à côté de cet air primitivement comme il faut, Mme Sand a aussi l'air artiste, et dans quelques-unes des parties de son âme, elle l'est. Or, l'air artiste déplaît à ces forts démocrates, à ces grands simplificateurs ! Elle payera tout cela, Mme Sand. Et voilà pourquoi Mme André Léo, qui n'a pas tout cela, elle, sera, un de ces jours, instituée sur ses débris.

*
* *

Mme André Léo n'a aucun vice rédhibitoire de naissance aux yeux secs de la Démocratie. Elle est née obscurément, petitement, dit-on, à Poitiers, et

elle n'est pas artiste. Prenez ses livres qui, Dieu merci, tombent dru depuis quelque temps, et dégagez-en son idéal !

C'est l'amour sans rêverie avec un paysan robuste, beaucoup de pommes de terre et pas de Dieu !

*
* *

Mme André Léo est une prêcheuse de l'Eglise de l'Infini, qui a remplacé l'Eglise romaine et toutes les autres. Elle croit — le croit-elle ? — qu'il y a une chose qui, au XIXe siècle, le siècle du scepticisme et de la blague (les mœurs ont fiché le mot dans la langue), s'appelle le fanatisme religieux, et elle réclame contre, comme elle a fait l'autre jour à leur Parlotte. Déclamatrice sans bouillonnement, nature rêche, absolue, sans sources abondantes et profondes. Le meilleur de ses romans fut un *Mariage scandaleux*, où elle remuait des masses de gens,

sinon de choses; mais ce roman, qui promettait quelqu'un, — une personnalité littéraire, — n'a pas tenu sa promesse. Le louis d'or est tombé en billon : c'est la même effigie, toujours; ce n'est pas le même métal, la même substance.

* * *

Elle a, comme écrivain, des prétentions à la raison, au caractère, peut-être au stoïcisme, qui sait?... Mais qu'on aimerait bien mieux un peu de belle imagination et d'invention agréable!

Gracieuse à peu près comme une protestante, dans toute sa vie elle n'a eu qu'une jolie idée. Ce fut quand elle prit les deux noms de ses fils — André et Léo —pour s'en faire son nom d'écrivain. Ne marchandons pas : c'est charmant! Cela rappelle Cléobis et Biton, qui traînaient leur mère... Certes, on regrette de voir les orgueilleuses opinions des ha-

rangueuses grotesques qui s'élèvent, en piaillant, pour l'heure, du fond de la démocratie, à la femme qui a eu une idée si tendre, et qui, assure-t-on, tête et système à part, est une femme respectable. Une femme respectable! Mais, dit-on, Mme Niboyet l'est aussi! On peut être respectable et comique; seulement, ici, ce n'est pas l'union qui fait la force.

Comique et respectable... Comme c'est tant pis pour le respect!

*
* *

Les harangueuses! dans un temps où les harangueurs sont déjà de trop!

C'est le fouet d'Aristophane, — plus cruel que le fouet du général Haynau, quand il fouetta les Hongroises insurgées, — c'est le fouet d'Aristophane, qui a écrit une comédie des *Harangueuses*, qu'il faudrait maintenant pour leur faire lâcher les tribunes où elles s'accrochent,

pérorent et jettent leur eau de gargouilles oratoires, et leur faire regagner au plus vite leurs nourrisscries abandonnées !

*
* *

Tant qu'il y aura une goutte d'huile dans notre douce *Veilleuse*, nous l'allumerons contre ces ridicules-là.

*
* *

Et que la vieille bête de galanterie française — le *chauvinisme de la femme* — ne vienne pas nous accuser de brutalité avec le sexe faible. Elles ne sont plus faibles. Elles ont l'illusion et l'insolence de la force. Elles veulent être hommes. Qu'elles soient traitées comme les hommes, ces lutteuses contre nous, qui croient nous *tomber!* et qui jadis avaient des bras pour faire autre chose...

ENCORE MADAME BOSQUET

ENCORE MADAME BOSQUET

Samedi, 15 août 1868.

Un écrivain du *Petit Figaro*, M. Alphonse Duchesne, ayant cru lire à travers nos masques et attribué à quelqu'un, nominativement, nos quelques pages sur les Harangueuses humanitaires, Mme Bosquet a écrit contre ce quelqu'un-là une petite lettre dans laquelle, après s'être comparée à Solon (un souvenir de classe qu'il faut bien pardonner à la femme qui l'a tant faite), à Solon, tête-bleu !

rien que ça! elle dit, sur son âge, un mot spirituel :

« Quand on se bat — écrit-elle — contre mes défauts ou mes qualités physiques, — (ah! pour les qualités physiques, jamais, madame, nous ne nous battrons contre elles!) — on se bat contre un moulin qui n'a plus de bras. »

*
* *

Eh bien, sera élevé qui s'abaisse ! Je trouve cela joli et presque touchant, ce moulin qui n'a plus de bras, tant il est vrai que même avec les odieuses prétentions à la virilité, le pédantisme, les thèses sociales, les générosités de tribune et toutes ces énormes bouffonneries dont de pauvres créatures affolées d'orgueil donnent présentement le spectacle, on peut encore avoir la grâce d'un accent resté femme — en parlant de la chose *la*

plus femme : la tristesse de la jeunesse qu'on n'a plus !

*
* *

Mais si on mêle Solon à cela, on perd tout !

*
* *

J'allais être touché et vous demander pardon, madame, — mais Solon ! ah ! devant Solon, je me redresse et je continue de rire, monsieur !



MADAME ANCELOT

MADAME ANCELOT

Samedi, 15 août 1868.

Étant bien entendu qu'un Bas-bleu n'est jamais une femme, nous mettons nécessairement Mme Virginie Ancelot dans les vieux.

* * *

Virginie ! quel nom, et quel Quinze-vingts, en matière d'avenir, était le parrain qui le lui donna !



C'est la Mathusalem des Bas-bleus.



Elle a marivaudaillé pendant neuf cents ans dans des livres oubliés, si oubliés qu'il n'y a jamais que son domestique qui vienne les chercher chez son éditeur. On ne se souvient que de *Marie*, une pièce jouée aux Français et dont Mlle Mars fit tout le mérite et la fortune. Pièce qui fut à la mode, et qui, comme la mode, a passé.

La destinée des œuvres littéraires chez les femmes est la même que celle de leurs bonnets. En peu de temps, cela devient chiffon et tombe dans la même chiffonnière !

*
* *

Le meilleur ouvrage de Mme Ancelot est encore son mariage avec Ancelot, l'académicien. Un mari palmipède ! Cela lui créait, par la comparaison avec cet imbécile, une situation littéraire, et c'est la seule qu'elle eut jamais...

*
* *

Comme les conférences de femmes n'étaient pas, *in illo tempore*, inventées et que toute la question est de s'exhiber, Mme Ancelot voulut avoir *son* salon et elle l'eut, ma foi ! Pour cela, elle n'eut qu'à ouvrir, non pas *sa jambe et son cœur* comme la Popularité d'Auguste Barbier, mais sa porte, et par là tous les Trissotins, tous les Vadius, tous les Oron-

tes à sonnets du siècle, se précipitèrent. M. Viennet — un vieux dont la mort vient de nous priver — y grimaçait ses *fables*, grimacées de La Fontaine. La maîtresse de la maison, grosse timbalière, — comme aurait dit Saint-Simon, le grand peintre sans-gêne, — n'y ressemblait à Mme de Staël que par ses timbales, mais, hélas ! dès cette époque lointaine, comme chante la Ballade :

« Les timbaliers étaient passés. »

* * *

Dans ce salon, où l'ennui se coupait au couteau, tant il était épais ! et où l'on était tout pourtant, excepté prude, on faisait des lectures à pâmoison. Leur manière de causer, à ces gens-là, était de lire. Et on ne s'enfuyait pas. Au contraire ! On venait, mais il y avait si peu de profit pour les amours-propres à se

montrer là, que si vous rencontriez quelqu'un que vous y aviez vu et que vous lui disiez : Je vous ai vu chez Mme Ancelot, l'autre jour ? — il se transformait tout à coup en saint Pierre et il vous répondait : Je ne connais pas cette femme-là ! — ou : Monsieur, pour qui me prenez-vous ? — Et on le laissait.



C'était alors le temps du *salonet* de Mme Récamier la vertueuse, et l'ensevelisseuse de Chateaubriand, non encore descendu au cercueil... ce *salonet* où l'on se vantait d'aller, même quand on n'y allait pas ! Il fallait le règne de Louis-Philippe, le roi du Méli-Mélo, pour que Mme Ancelot fût, *salonesquement*, la rivale de Mme Récamier. Et on l'a vu cependant ! Bassesse de l'époque la plus basse qui ait jamais existé.



A présent, que fait-elle, Mme Ancelot, dans cette vieillesse chenue qui ne sied qu'aux matrones romaines ?... Que fait-elle ? Se faire oublier, ce n'est pas neuf pour elle ! On dit qu'elle a un fantôme de salon encore. Seulement ce ne sont pas des hommes qui y viennent, mais des lycéens...



MADAME LOUISE COLLET

MADAME LOUISE COLLET

Samedi, 26 septembre 1868.

NCORE un Bas-Bleu, mais avec des coins rouges, celui-là !

Mme Louise Collet est une atroce variété des Bas-Bleus; c'est le Bas-bleu révolutionnaire. Ce n'est pas le Bas-bleu humanitaire du moment, bavant la paix, la fraternité, le bien de tous... et de toutes, dans les conférences du Wauxhall. Allons donc ! Mme Louise Collet a d'au-

tres manières d'aimer le genre humain... C'est le Bas-Bleu violent, jacobin, insulteur, *vésuvien !* C'est Théroigne de Méricourt-Philaminte !

Cette Tricoteuse de mauvais livres, en prose, a commencé par de mauvais vers. En attendant le bonnet phrygien, à faire sauter par-dessus les moulins de la République, elle a coiffé, sans aucune horreur, la burlesque couronne de lauriers, au jambon, que distribuent les vieux Académiciens en goguette littéraire ! Toute révolutionnaire qu'elle fût déjà, elle ne trouvait pas si mauvaise alors cette vieille institution monarchique qui la pensionnait...

« On dîne de l'autel, on soupe du théâtre ! »

et voilà comme on vit ! Théroigne soupait... de l'Académie ! Dans ce temps Mme Louise Collet était belle, — mais commune (communiste en tout), d'une beauté d'écaillère dont elle avait le ton,

comme Déesse de la Liberté des bons temps. Hélas! ils n'y sont plus ces magnifiques tire-bouchons blonds qui se tordaient jusque sur son corsage et lui donnaient l'air d'une bacchante. La Bacchante est devenue grand'mère. Son thyrse n'est plus qu'une béquille. Mais prenez garde!

Elle peut vous la jeter à la tête ! C'est toujours, malgré l'âge, la Collet terrible, la Collet qui prend au collet ; qui donne dans le dos un coup de couteau à Alphonse Karr, notre précurseur des *Guêpes* ; et qui crache au nez (toujours l'écaillère et ses huîtres !) du capitaine d'Arpentigny, la plus élégante et fière cravache des Gardes du Corps, qui ne s'en servit pas contre elle, car,—voilà les plaisanteries de la destinée !—les fureurs de cette furie de vanité n'ont jamais eu d'autre résultat que d'exciter dans ceux sur qui elles tombèrent le rire fou de la gaieté !



Côté comique de cette Tragédienne ! Cocasserie profonde de cette Lyrique ! Elle fut Théroigne... moins la fouetterie superbe, en plein vent, qui lui fut toujours épargnée. Elle n'a passé (et elle méritait davantage) que par les légères moqueries des gens de goût qui n'aiment pas la mauvaise compagnie. Et pourtant, prestige de la robe, quelle qu'elle soit, de la robe la mieux troussée ou la plus retroussée, dans ce polisson de pays de France, j'ai vu des gens de goût aller chez elle. Alfred de Vigny, ce cygne, y pataugeait comme s'il eût été un canard.

Je ne parle point de M. Villemain, l'Ésope sans les fables, la Victime du parapluie de Sainte-Beuve, ni de Cousin, le testamentaire, qui la croyait une duchesse de Longueville... Ces pédants

n'étaient pas des connaisseurs en fait de femmes et leur cuistrerie l'adora... Je n'en suis point surpris. Littérairement, Mme Collet aurait pu avoir du talent, malgré ses opinions; Mme George Sand en a bien! mais c'est comme cela: elle n'en a pas. Ses vers sont lymphatiques comme elle. Sa prose, qui n'a plus le corset des vers pour se soutenir, n'est que son vers amolli, allongé, devenu enfin une grande *pendarde de prose*, comme les *petits coquins* de Mme du Châtelet étaient devenus de grands pendards, selon Voltaire! Elle l'a consacrée à l'Italie moderne, cette pauvre Italie qui avait autrefois pour historiens des Guicciardin et des Machiavel, et qui n'a plus maintenant que des dames Collet! Brouillée avec l'Académie, elle s'est rejetée à Garibaldi, qu'elle a chanté... Garibaldi, dit-on, l'a reçue comme Bonaparte Mme de Staël, et c'est la seule manière dont elle a été un jour Mme de Staël, cette harangère de lettres du port de Marseille!

Revenue en France, elle publie actuellement une foule de livres assez infectes; c'est le *Dernier des Marquis*, le *Dernier des Abbés*. Quand fera-t-elle la *Dernière des Dernières?...* Elle monte et descend journellement l'escalier de Dentu; tort et retort, ce diable d'escalier, comme une conscience de libraire. Qui n'a pas vu ses pieds et ses jambes d'éléphant, faisant tout craquer sur cette échelle et s'embarrassant dans les échelons, ne la connaît pas...

Et c'est pourtant une pareille femme qui a le même nom que mademoiselle de La Vallière!



MADAME GEORGE SAND

MADAME GEORGE SAND

Samedi, 3 octobre 1868.

BAS-BLEU à coins rouges aussi, comme Mme L. Collet (triste *compagnie* !), mais en comparaison duquel Mme Collet n'est qu'une chaussette ! Certes, je ne veux pas les comparer, mais voilà le mal du Bas-Bleuisme! Un Bas-Bleu fait penser à tous les Bas-Bleus, et dans ce bas-là, les plus belles jambes perdent l'originalité de leur contour. Il y

a entre eux la solidarité du ridicule d'écrire... pour écrire et pour endoctrinailler le genre humain. C'est là le ridicule de Mme Sand, et... son vice. Cette romancière à la Rousseau qui aurait lavé les assiettes chez Jean-Jacques, s'il y avait eu des assiettes, n'a jamais troussé de romans comme les troussent d'ordinaire les femmes, — pour le plaisir de l'amourette, — mais pour endoctrinailler philosophiquement son monde, et Dieu la damne ! elle l'a pourri... Personne... dans ce temps d'infection sociale, — qu'elle en soit fière ou humiliée ! — n'a exercé d'influence plus funeste que Mme George Sand. C'est la mère Gigogne aux adultères ! En a-t-elle produit ! Toute femme mariée qui se sauvait ou se perdait avec un homme, se réclamait d'elle. Les conférences actuelles du Wauxhall, dans lesquelles les femmes viennent d'élever leurs petites têtes révoltées, sont l'arrière-faix de ses nombreux accouchements !



Elle n'y paraît pas, cependant, à ces Pandémonia bavards. Quoique femme, elle ne sait point parler. C'est une pagode chinoise ou japonaise, aux gros yeux hébétés d'une rêverie sans bout, aux grosses lèvres de négresse jaunies par le cigare, ne disant mot, n'écoutant pas, fumant toujours, comme un vapeur à l'ancre, et perdue dans un engourdissement profond comme le vide. Ce n'est pas la *Torpille* de Balzac, non! mais c'est la Torpeur. Quand j'allais chez elle autrefois, elle me la coulait dans les veines... On y aurait dormi comme au sermon. Femme d'un talent réel, mais surfait, et sans aucun esprit, — le contraire de Mme de Staël qui avait, elle, bien plus d'esprit que de talent, — très peu maîtresse de maison, elle était dans

son salon, quand un homme d'esprit y parlait, comme une vache au bout d'un pré, regardant par la brèche d'une haie une locomotive qui passe.

C'est Saint-Victor qui l'appela, un jour, une vache hiératique des bords du Gange, le fleuve sacré ; et voilà comme on brode pour les niais des épithètes sur un substantif qui ne l'est pas ?



Mme George Sand, aux yeux de bœuf comme la Junon d'Homère, a passé pour belle, et les hommes sont si badauds que c'est absolument comme si elle l'eût été... Elle ne l'était pas cependant, mais pour les sensuels, elle était impressive. C'était une *courte-heuse*, comme on disait de Robert de Normandie ; petite, grasse, ramassée et brune, avec des cheveux noirs luisants comme si elle les avait

trempés dans de l'huile, de beaux bras, bistrés de bile à la saignée, et des mains d'une petitesse extrême, — des mains — glorifions-les ! — anti-républicaines. Tout cela faisait un ensemble à la fois Bohémien et juif : car sa tête busquée de brebis du Berry touche au profil du bouc de Judée. Jamais on n'eut moins la figure de son genre de talent que Mme Sand. On cherchait, quand elle était jeune, la figure de Lélia, la grande tournure de Lélia, la pâleur de Lélia, et on était bien trompé. On ne trouvait que l'épaisseur tassée, voluptueuse et estompée de Pulchérie !

Oui, une Pulchérie, — indifférente comme une courtisane à l'esprit des hommes, sans critique, sans appréciation, sans goût. On la vit, en effet, préférer des cabotins prétentieux comme M. Bocage (il est vrai que, pour elle, il était le futur Consul de la République), à ce génie ravissant d'Henri Heine qui allait chez elle, et un garçon apothicaire à Alfred de Musset. Personne n'a oublié le

Clistorel de Venise, dont Paul, le vengeur de son frère, a raconté l'histoire un jour. C'est elle encore qui disait du *Centaure* de Maurice de Guérin : « Planche et Sainte-Beuve m'ont dit que c'était beau. » Brebis du Berry toujours, qui allait comme les moutons vont, sur la foi d'autrui !

Organisation réceptive d'un cerveau femelle comme le reste de sa personne, on lui a donné du génie, cette faculté solitairement créatrice du génie, et elle a toujours eu besoin de quelqu'un pour être ou pour faire quelque chose. Ses liaisons furent célèbres. Sous le titre de chacun de ses ouvrages, on pourrait écrire le nom de l'homme avec qui elle était liée quand elle l'écrivit, et qui le lui inspira...

*
* *

Des critiques, bêtes comme des hommes, dès qu'il s'agit de femmes, ont fait

de Mme Sand *la femme du siècle.* Elle l'est comme le fameux alexandrin de Lemierre était le vers du sien, Ce n'est qu'une plume un peu plus robuste que les autres, parmi ces plumes de perroquet ou de perruche que les femmes agitent, de leurs doigts fins, sur du papier rayé. Sa seule manière d'être homme, c'est d'être Prudhomme, car elle l'est ; mélange de Prudhomme et d'artiste ; jouant à l'idée, et n'en ayant qu'une, si c'est une idée que la haine du mariage chrétien. Elle n'en veut pas plus que le renard ne veut de queue, mais au moins le renard ne se l'était pas lui-même coupée ! Païenne d'ailleurs jusqu'à ne vouloir pas non plus être enterrée, je ne dis pas en terre sainte, mais en terre du tout. Elle est pour l'*incinération* des Anciens et la mise en urne ou en bouteille.

Quand elle y sera, je me demande ce que sa fille qui l'aime tant, comme on sait, fera de cette bouteille-là !



Telle est Madame Sand. Sa vie qui a tapagé comme jamais vie de femme à écritoire n'a tapagé, a été d'un bonheur inouï et permanent. Le Diable a ses grâces d'Etat, comme le bon Dieu. Après du génie, contresigné Chateaubriand, hélas ! on lui a campé du caractère. Malgré toutes les casquettes qu'elle a portées, le *caporal* qu'elle a fumé et ses trimballeries à travers le monde, j'ai vu des sérieux la comparer à cette bégueule de Roland, cette autre servante chez Rousseau. Une madame Roland, mais avec sa tête, tandis que tout le mérite de Mme Roland est d'avoir perdu la sienne ! Ainsi, tout ce qui eût noyé une autre femme lui a réussi. Les gouvernements même, contre lesquels elle *bulletinerait* bien encore comme au temps de Ledru-Rollin, ont

été bons pour elle et elle les a laissés être bons... Jeune, elle a eu la coquetterie de *la mansarde et son cœur*, et vieille, elle a pu se vanter d'avoir été pauvre, dans une vie regorgeant de biens. Elle eut Nohant. Elle a Palaiseau. On sait le nom de ses demeures. On y va à la queue *leu leu*. Et comme elle n'a jamais su causer, on y joue ses propres comédies. On y cabotine dans l'intimité. Ah! ce n'est plus Lélia! ce n'est plus Pulchérie! C'est la grasse bonne-maman blette, la madame de Warens de la littérature!

Faisant de la simplicité pastorale, Limayrac, qui allait à Nohant en sortant du ministère de l'intérieur, disait l'avoir vue se faisant toute la journée voiturer en brouette par un jeune gars de jardinier.

*
* *

Voilà le soir de ce beau jour!



M. AUGUSTE BARBIER

M. AUGUSTE BARBIER

Samedi, 15 août 1868.

Ce n'est pas seulement un vieux. Ce n'est pas seulement un mourant. C'est un mort !

*
* *

Un mort sur pied. Poète sublime, la durée d'un jour, qui nous donna l'idée

de ce que devait être Archiloque, peut-être a-t-il crevé de l'effort qu'il a fait pour cela !

*
* *

Pour lui, la mythologie est devenue de l'histoire. Brûlé dans l'intense flamme de sa propre poésie, le phénix des *Iambes* et du *Pianto* a ressuscité oison !

*
* *

On dirait de celui-là, qui n'a pas besoin d'être de l'Académie pour avoir l'air d'en être, que ce n'est pas l'habit d'académicien mais la peau, qui lui a poussé. Ladre d'esprit comme eux, il est étonnant que tous ces ladres d'esprit ne lui aient pas ouvert leur maladrerie et

qu'ils ne l'aient pas gratté dans leur discours de réception comme les ladres se grattent entre eux... Il serait vraiment bien là. Physique et fortune d'épicier retiré ou de député centre gauche du temps de Louis-Philippe, M. Barbier a passé presque toute sa vie en Italie, — une longue vie, bête comme le bonheur. Dame! il a dû y paraître un peu plat après lord Byron ! Dans sa triste résurrection du phénix en oie, M. Auguste Barbier semble avoir choisi l'espèce d'oie la plus digne de sa réputation, l'oie sentimentale. Il fait maintenant des vers amoureux.

*
* *

C'est le Laferrière des poètes. Seulement Laferrière veut encore avoir un reste d'épilepsie de jeunesse, et M. Auguste Barbier est un vieux céladon doux, qui

niaise l'amour dans un petit coin, sans aucun inconvénient pour personne : on ne le lit pas.

*
* *

Ah ! s'il était mort après les *Iambes* et le *Pianto*, quelle gloire !

Mais il n'aurait pas eu l'épitaphe que nous lui devions, et que voilà !



PHILARÈTE CHASLES

PHILARÈTE CHASLES

Samedi, 15 août 1868.

Il a dû en être, du salon de Mme Ancelot. Il est taillé pour être une des colonnes *lapis* de l'établissement. M. Philarète Chasles est un vieux bas-bleu, malgré son sexe, et les femmes qui aspirent au caleçon doivent dire de lui avec jalousie : il n'a guères que l'avance du caleçon sur nous ! Un jour, l'*éreinteur*, selon Mme Bosquet, l'appela Cydalise.

Et c'est bien cela ! Cydalise Chasles ! Et non plus Philarète. Effaçons Philarète. — Cydalise, le professeur Cydalise, qui a réussi à faire caillette cette pédante de Science, à faire *minaudier* le Renseignement, cet honnête renseignement, d'ordinaire imbécile comme un commissionnaire !

*
* *

Cydalise Chasles, la bleue ou même la bluette, est une catin d'esprit qu'on aime et qui a su mettre une gueuse du XIXe siècle dans l'érudition d'un bénédictin de tous les temps. Joli spectacle ! c'est l'escamotage des granits.

*
* *

Tout corrompu qui n'est pas une bête raffolera de Cydalise Chasles et sera bien

aise de l'avoir à souper, cette légère dans le sérieux, qui rirait pendant le sacrement de la messe, si elle y allait

*
* *

Poli, polyglotte, polygame, M. Philarète Chasles, — mieux dit : Cydalise, — qui épouse à droite, qui épouse à gauche tous les livres qu'il découvre dans les cinq parties du monde et dont il nous apprend l'existence, est le plus amusant des hommes auxquels je ne veux croire ni me fier. C'est un humouriste mystificateur.

Ce Scaramouche, aux longues moustaches peintes, qui a dans l'esprit toutes les grâces d'un Arlequin maigre, car Arlequin est gras et cela me l'a toujours gâté, est, à lui seul, depuis le demi-siècle qu'il écrit, tout un carnaval de Venise. Il vous présente l'orange comme le diable masqué, et lorsque vous voulez la prendre, c'est un coup de baguette

sur la main ! Voilà toute la critique de ce diable d'homme qui vous dit : Ceci est une truffe, — et ce n'est qu'un topinambour ! Charmant parfois, mais inconsistant comme la nuée, qui est aussi parfois charmante, il commence d'apprendre, maintenant qu'il a renoncé à peindre ses moustaches à la Callot, que ce n'est pas là tout, et qu'il arrive toujours une terrible heure où il en cuit de n'avoir été que charmant dans cette misérable vie !

*
* *

Et l'heure est sonnée ! — Cydalise, qui aurait mis du rouge à son talon, n'en met plus nulle part, et elle, l'ironique à qui les hommes avaient appris l'incrédulité à leurs sottises et l'*éclaffement* de rire, voilà qu'elle *fait des yeux* — des yeux en lunettes — à l'avenir de la démocratie

et à la grandeur de la civilisation, même américaine ! Cydalise, qui n'aura pas comme Ninon à quatre-vingts ans de fils qui se passe une épée au travers du corps pour elle, Cydalise se compromet, à son âge, avec des niaisots de jeunes gens, après avoir si bien roulé, et si longtemps, leurs pareils sous l'éventail impertinent de Célimène !

*
* *

Pour se faire une popularité dernière, une popularité quand on n'a pu se bâtir une solide renommée avec le ciment qu'on avait pourtant dans la main, Cydalise Chasles, comme Sainte-Beuve, autre vieux mendiant de popularité, à qui on jetait des gros sous à la tête quand il faisait son cours et à qui on jette à présent les plus cocasses des couronnes civiques, Cydalise Chasles en est, hélas !

aux capucinades démocratiques, qui ont remplacé les capucinades religieuses, mais qui les valent, car avec les unes comme avec les autres, on vole toujours une extrême-onction !



UN JEUNE ANTIQUE

UN JEUNE ANTIQUE

PRÉVOST-PARADOL

CAR il y en a. Il y a des gens qui naissent vieux. Paradol le fut de naissance, comme il l'a été de talent puisque, tout jeune, il fut académicien.

Les académiciens sont les Invalides de la littérature. Rochefort venait alors de publier sa *Lanterne*, cette *Lanterne* qui a cassé tout, et qui ne s'est pas cassée, en cassant tout. Ce vieux petit jeune Paradol, pour faire pendentif et revanche, publia sa *France Nouvelle*.— Mais comme

le pauvre petit jeune vieux, avec sa guimbarde, disparut dans le bruit de ce formidable gong qui s'appelait Rochefort !

*
* *

C'est que M. Paradol n'est qu'un pamphlétaire en taille-douce. La *France Nouvelle* veut être un pamphlet. Elle a pour cela la meilleure volonté d'un esprit lâche... Mais qu'est-ce qu'un pamphlet sous forme métaphysique ? Qu'est-ce qu'un pamphlet de généralité hypocrite, quand il faudrait de la personnalité courageuse ? C'est un pamphlet abstrait : un pamphlet qui n'est pas un pamphlet !

*
* *

Quand le coton est filé trop fin, il casse, et le coton de M. Prévost-Paradol (ce

n'est que du coton) est toujours filé trop fin. Il est de la manufacture du journal des *Débats*.



Les gens à lunettes et à microscope, les pédants littéraires disent que c'est charmant, cette finesse, et cela les charme, eux, ces mandarins ! qui regardent de près les talents imperceptibles, comme les entomologistes leurs insectes.

Mais qu'est-ce que cela quand les questions chauffent et brûlent, quand il faut mettre sa balle conique au cœur d'une cible ?... Byzantiner ! byzantiner ! byzantiner sur le suffrage universel ! Qu'est-ce que ces toiles d'araignées tendues, ces équilibres de fétus ?... Petit Montesquieu, mais sans *Lettres persanes !*

Si Joubert, le connaisseur, le critique Joubert, trouvait déjà à Montesquieu (à Montesquieu !) la tête trop petite et le

sourire pincé, que dirait-il donc de M. Prévost-Paradol ?

*
* *

M. Prévost-Paradol! mais c'est le monsieur Pincé de la littéra ture, et parce qu'il est pincé, on l'a cru pinçant... et cela a fait sa fortune! Ils ne l'ont pris à l'Académie que pour pincer. Ils ont cru que M. Villemain vieillissant avait besoin d'un garçon d'épigrammes pour faire son ouvrage, et ils ont cru que M. Prévost-Paradol, ce malin à plats couverts du *Journal des Débats*, serait ce garçon d'épigrammes, ce frotteur... trop léger, qui n'écorche pas les parquets, allez! Mais ils se sont trompés... naturellement, en gens d'Académie. Lekain, en mourant, laissa son talent sur Larive. M. Villemain, en mourant, n'a pas laissé le sien sur M. Prévost-Paradol.

*
* *

Il en a pourtant, du Villemain! Il en a *l'appris*. Il en a la littérature, la rhétorique, l'élégance, l'insupportable élégance d'école, — ce qu'ils croient d'Athènes, tous ces fats! — le pédantisme, mais l'épigramme, non, il ne l'a point. Qu'on en montre une de lui, une seule, brillante de gaieté et du trait qui traverse! Depuis des années, on la cherche dans ses livres. Peut-être la trouve-t-il, à force de se tortiller sur le canapé de Mme Dosne, quand M. Thiers l'émoustille... Mais dans ses livres, il ne la trouve pas. M. Paradol n'est qu'un Villemain tout uni, droit comme un *i*, plat comme un *o*, un Villemain sans sa bosse, sans cette bosse qui est un carquois. Lui, M. Villemain, mais c'est après tout une figure, avec son dos, avec son nez, cet ineffable nez admiré de Balzac, qui positivement vous regarde

comme un œil, ce nez, crochet impertinent et soudain, qui vous atteint obliquement par un mouvement si drôle, tandis que M. Prévost-Paradol n'est pas une figure du tout. On passe près de lui sans être raccroché.

*
* *

Ce n'est qu'un habit noir sur un portemanteau, — si les portemanteaux avaient des cravates blanches ; c'est une tête plate et longuette, emmanchée d'un long cou, surmontant un corps grêle qui n'a pas plus d'épaules qu'un serpent, mis debout sur sa queue. C'est même la seule manière d'être serpent de M. Prévost-Paradol. O réputations, ô filles des sots, ô mystifications éternelles! Il n'y a peut-être pas d'homme en France qu'on ait plus donné que M. Paradol pour le serpent sous l'herbe, — l'herbe de la rhétorique, — *anguis in herbâ*, — et ce n'est qu'un ver

blanc, blanc comme l'innocence! Je sais bien qu'il a des intentions... mais je ne les vois pas venir, ses *in... ten... tions*, comme disait si comiquement Odry en parlant des cinquante centimes. Il ne vient pas à M. Paradol pour cinquante centimes de malice en ses meilleurs volumes. Quand on l'a lu, ce malicieux intentionnel en style peigné, en style grand uniforme d'École normale, — car, en vérité, qu'a-t-il de plus que tous les autres, les About et les Assolant?... quand on l'a lu, cet endormeur qui n'a pas un mot qui soit un coin pour la tête de ses ennemis, ou une patteflche à laquelle nous puissions, nous, suspendre quelque chose, on éprouve le besoin, pour se réveiller, de lire un chapitre de Heine.

De l'ironie amère, colorée, saisissable, vous ferait tant de bien après ces écœurantes finesses! Du bitter, oui, un verre de bitter pour nous remettre le cœur au ventre!

*
* *

Car M. Prévost-Paradol n'est qu'une Locuste... d'orgeat.

*
* *

On m'a conté sur lui une magnifique histoire.

*
* *

Comme M. Thiers, son patron, son Napoléon en lunettes, qui, à cinquante ans passés, avec des cuisses trop courtes, voulut apprendre à monter à cheval et n'y parvint point, M. Prévost-Paradol

aime à parader à cheval et s'y croit presque un Hippolyte.

*
* *

Il va parfois au Bois sur une rosse de manège, à la bouche gâtée par toutes les mains, et qui est aussi difficile à conduire pour un journaliste d'opposition qu'un gouvernement.

*
* *

Un jour, il y était. Le cheval réformé qu'il montait avait, à ce qu'il paraît, appartenu à un cent-garde. Après Bayard, Rossinante. Après un cent-garde, M. Paradol. La destinée est aussi railleuse pour les chevaux que pour les hommes.

*
* *

Il était donc là, M. Paradol, faisant illusion... ou humiliation à sa bête. « Que pense mon chat? — disait Montaigne, — il se moque peut-être de moi! »

*
* *

Tout à coup, la voiture de l'Impératrice passa au galop dans son escadron de cent-gardes. Le cheval de M. Paradol, qui marchait morne, flaire son ancien escadron et se réveille comme si tous les boute-selles du diable avaient sonné. Il prend le mors aux dents et le galop, et se plonge au beau milieu de l'escadron, avec le journaliste des *Débats* sur son dos, et qui s'y tortille comme sur le ca-

napé de Mme Dosne, quand il y cherche des épigrammes.

*
* *

Tortillons inutiles ! Le cheval était lancé parmi ses frères d'escadron, comme le cheval de Mazeppa parmi les poulains du steppe. Il allait, allait, et la tête aussi de M. Paradol s'en allait, son chapeau s'en allait. Il ne riait pas, mais autour de lui, tout riait. L'escadron riait. On ne sait pas si l'Impératrice riait, car la voiture était fermée ; mais en roulant, la voiture riait. Le monde, sur la route, riait. Le corps de garde, quand on fut aux Tuileries, riait. Et la Providence, qui s'amuse, se donna ce jour-là le plaisir de venger de cette façon l'Empire des petites misères que lui voulait faire le journal des *Débats*.

*
* *

Écuyer comme il est serpent, M. Prévost-Paradol est fort en équitation comme en épigrammes! On dit qu'après son entrée forcée dans l'escadron des cent-gardes, il songea à aller cacher sa pudeur souffrante en Égypte, — dans les roseaux du Nil, comme un lamantin.

FIN

TABLE

LES VIEILLES ACTRICES

LE MUSÉE DES ANTIQUES

ANTIQUES ET BLEUES

Imprimerie D. Bardin et Cie, à Saint-Germain.

Imp. D. Bardin et Cie, à Saint-Germain.

